

BULLETIN RAISONNÉ D'ÉTUDES KURDES

par TH. BOIS, O.P.

Depuis mon article: *Les Kurdes. Histoire. Sociologie. Littérature. Folklore*, paru dans cette même revue (LXIII^e an., 1959, fasc. I, p. 101-147 et fasc. II, p. 266-299. Tiré à part, 81 p.) et dans lequel je passais en revue les différents ouvrages les plus récents sur la question, bien des événements se sont déroulés et de nombreux travaux ont vu le jour. Cette étude d'aujourd'hui a pour but de les signaler. Il n'est point nécessaire de faire remarquer les difficultés qu'il y a à se tenir au courant de toutes les publications sur les Kurdes et la kurdologie. Il n'est pas facile en effet de recevoir tout ce qui est imprimé en U.R.S.S. par exemple, pas plus qu'en Irak où l'instabilité gouvernementale entrave souvent les relations culturelles. D'autre part, les événements qui se sont produits au Kurdistan irakien depuis 1960 ont, sans aucun doute, attiré l'attention des journalistes et publicistes, plus ou moins bien informés et intentionnés, un peu dans tous les pays du monde. Il est impossible, on le conçoit aisément, de connaître tous les articles parus. Certains d'ailleurs, par leur manque d'exactitude et d'objectivité, ne méritent même pas une mention. Mais restés en dehors de la mêlée, des chercheurs ont continué à nous donner des études intéressantes, tant dans le domaine de l'histoire que dans celui de la sociologie et de la littérature. Les pages qui suivent voudraient donner de cet ensemble de travaux une synthèse bibliographique.

I

NOS SOURCES D'INFORMATION

Tout travail scientifique sérieux se base sur une documentation aussi exhaustive que possible. En ce qui concerne le Kurdistan et les Kurdes nous sommes actuellement assez bien fournis, car nous pouvons avoir recours à quelques bibliographies kurdes récentes, puis à des périodiques publiés par des Kurdes eux-mêmes,

enfin à certaines revues orientalistes plus ou moins ouvertes à ces problèmes.

1. — BIBLIOGRAPHIES KURDES.

- A. BENNIGSEN, *Les Kurdes et la Kurdologie en Union soviétique*, in *Cahiers du Monde russe et soviétique*, t. III, avril-juin 1950, p. 518-530.
- M. B. RUDENKO, *Description des manuscrits kurdes rassemblés à Leningrad (en russe)*, Moscou, 1961, 125 p.
- Cl. EGITE XÖDO, *K'têba p'riqîmet derheqa desuncisarêd k'îrdane kevrda*. Livre de grand prix sur les anciens manuscrits kurdes, in *Reja Taze*, n° 1338 (104), 28 déc. 1961.
- ANON., *Turâth al-adab al-kardî fi l-ittihâd al-şîvâtî*. Héritage de la littérature kurde en Union Soviétique, in *Al-İkbar* Beyrouth, 8 dec. 1963.
- N. A. ALEXANIAN, *Bibliografia k'têbêd k'îrdîye soşîvîye*, Bibliographie des livres kurdes soviétiques, 1921-1960, en kurde et en russe, Erivan, 1962, 124 p. (268 titres).
- MISAELIAN, KURDOEV, PORTUGAL, *Bibliographia po Kurdotedeniyo*, Bibliographie de Kurdologie, Moscou, 1963, 184 p.
- A. R. C. BOLTON, *Soviet Middle East Studies. An Analysis and Bibliography*, Part V, *Iraq*, June 1959, xi, 18 p.

Les Kurdes, aujourd'hui à l'ordre du jour, ont de tout temps été étudiés par les orientalistes de Russie, bien avant l'ère soviétique. A. Bennigsen, spécialiste en France des affaires russes, nous donne un aperçu intéressant sur les différents centres d'études kurdologiques et l'apport des écrivains soviétiques en ce domaine. A. C. R. Bolton, en passant en revue les divers travaux des savants d'U.R.S.S. sur l'histoire ou la sociologie de l'Irak, signale à ce propos ce qui concerne les Kurdes. Mais les Soviétiques eux-mêmes vont, coup sur coup, augmenter notre connaissance de la Kurdologie dans le secteur de la bibliographie qui reste à la base de toute étude sérieuse.

Mme Rudenko nous donne la description des Mss du fonds kurdes des bibliothèques de Leningrad, constitué spécialement par les Mss. (64 sur 84) recueillis par A. Jaba, ancien consul russe en Turquie. En fait, Jaba n'était pas russe mais polonais, ainsi que nous le révèle A. ZABORSKI, *Polish Pioneers of Kurdology: Chodz'ko and Zaba*, in *Kurdish Facts*, 9/10, sept.-oct. 1961, p. 29-30. Le catalogue est divisé en quatre parties: Folklore (n° 1-14), littérature (n° 15-72), linguistique (n° 73-81), ethnographie et histoire (n° 82-84). Pour chaque ouvrage on en indique le titre, le contenu, l'incipit et l'excipit, la forme de l'ouvrage: *mathnawi*, *ghazal*, etc., le nom de l'auteur ou du traducteur, la date et le lieu de la

copie avec le nom du copiste, la description de la collection de Jaba et enfin les ouvrages où on en parle, ainsi que les éditions imprimées, si elles existent.

La bibliographie d'Alexanian est très intéressante, si on ne la considère pas comme un simple catalogue de librairie, car elle dénote, à n'en pas douter, la psychologie et les tendances des responsables de l'enseignement du kurde en Arménie soviétique. Après une brève notice sur l'histoire des livres kurdes soviétiques, en kurde, p. 9-15, puis en russe, p. 16-22, la bibliographie nous est donnée, d'abord en kurde, p. 23-68, suivie d'une table alphabétique des auteurs, p. 69-70, et des matières, p. 71-72; puis en russe, avec des tables identiques, p. 73-121. Aussi la numérotation des ouvrages n'est pas identique dans les deux listes, ce qui est un inconvénient. Enfin, p. 122-123, on nous donne l'alphabet en caractères russes, arméniens et latins.

De 1921 à 1960, ont été édités à Moscou (3), Erivan (204), Bakou (26) et Ashkhabad (5), soit un total de 238 ouvrages en langue kurde, avec un tirage de 370.000 exemplaires. On est loin, on le constate, des 1.500 ouvrages, chiffre avancé bien témérairement par certains. On y relève 97 noms d'auteurs: 28 russes, 32 arméniens, 28 kurdes; les autres sont azéris, 1 assyrien, 1 turkmène(?) et Daniel Defoe. Ce qui permet de supposer, et ce qui est confirmé par ailleurs, que la majorité des travaux ne seront que des traductions. Les matières traitées sont variées. On y distingue 13 catégories, allant du marxisme-léninisme (4) et ses fondements (5), jusqu'à l'athéisme (1), en passant par les manuels de classe: sciences naturelles (4), physique (3), mathématiques (28), botanique (1), géographie (5), économie rurale (8), hygiène, médecine (7), art vétérinaire (1), économie (3), droit (5), éducation civique (2). L'histoire de l'U.R.S.S. (12) et celle du Parti communiste (7) sont bien représentées. Mais naturellement la linguistique et la littérature ont la part du lion, puisque, à elles deux, elles ne comptent pas moins de 151 ouvrages, soit les 5/8 de l'ensemble.

Mais la lecture attentive de cette bibliographie nous permet de faire une constatation surprenante: le rythme des éditions kurdes soviétiques est cyclique. En effet, le premier ouvrage édité fut un manuel de langue kurde, paru en 1921, et en *caractères arméniens*. Mais aucun livre kurde ne fut imprimé durant les sept années suivantes (1922-1928). Les éditions reprurent en 1929, et les dix années qui suivirent (1929-1938) furent les plus abondantes, puisque 182 ouvrages, en *caractères latins*, sortirent de presse, avec le record de 31 volumes en 1937. La guerre interrompit ce bel essor et, pendant sept ans encore (1939-1945), l'imprimerie kurde resta en chômage.

Durant les quinze années suivantes (1946-1960), l'activité reprit, mais réduite, puisque seulement 56 ouvrages furent imprimés et cette fois-ci en *caractères cyrilliques*. Le maximum fut atteint en 1957 avec 11 livres. Une autre constatation s'impose: les livres de propagande et les manuels scolaires, autres que la littérature et la linguistique, sont tous antérieurs à 1937. Ces remarques permettent peut-être de conclure: 1° que, à part la langue maternelle, les Kurdes d'Arménie soviétique reçoivent désormais leur enseignement primaire en arménien et leur enseignement supérieur en russe; 2° que la propagande soviétique, dans les milieux kurdes d'Irak, d'Iran, de Syrie et d'ailleurs, si elle existe, ne peut se faire en kurde puisque le matériel adéquat manque. C'est la meilleure réponse à tous ceux qui affirment le contraire, sans en apporter jamais la moindre preuve concrète.

La récente bibliographie éditée à Moscou, en 1963, comble une lacune. Sans doute, la plupart des auteurs qui publient des ouvrages sur les Kurdes ajoutent-ils souvent en appendice quelques pages de bibliographie en relation avec l'objet traité, ainsi par exemple, Soane, Minorsky, Bletch Chirguh, Rambout, Nikitine, McCarus, etc. Edmonds et Mackenzie ont même publié plusieurs bibliographies des ouvrages kurdes parus en Irak. Ce nouveau travail des kurdologues soviétiques vient donc à son heure, mais il reste malgré tout incomplet. Ainsi l'émir Djaladet Bedir-Khan, malgré ses nombreux travaux, n'est même pas cité, ce qui est assez surprenant. Rien non plus de ce qui a paru en arabe, par exemple. Il laisse donc le champ libre à d'autres travailleurs, à moins que les Soviétiques eux-mêmes ne s'attaquent à ce labeur bien digne d'être entrepris.

Quoi qu'il en soit, cet instrument de travail qui nous est offert est de la plus grande utilité. Après les préfaces de ceux qui l'ont menée à bien, p. 3-7, puis la liste des abréviations, p. 8-9, la Bibliographie va de la page 10 à la page 155. Elle est suivie de la table alphabétique des auteurs: russes, p. 156-170, et autres, p. 170-179, et d'un Appendice sur les travaux de kurdologie parus en russe de 1961 à 1963, p. 180-184, avec un total de 79 n°. La bibliographie proprement dite compte 2690 titres, dont 1634 dus à des auteurs russes ou soviétiques, ce qui est une belle proportion. L'ensemble comprend 12 catégories. Les premiers chiffres désignent les ouvrages russes: I. — Géographie, récits de voyages, reportages, n° 1-57; 58-255; II. — Économie, n° 256-395; 396-412; III. — Histoire. Ethnographie, n° 413-739; 740-1068; IV. — Politique nationale des États bourgeois envers les Kurdes, n° 1069-1342; 1343-1393; V. — Mouvement social, n° 1394-1823; 1824-1976; VI. — Attitude contemporaine des Kurdes à l'étranger, n° 1977-2037 (aucun

ouvrage russe); VII. — Les Kurdes en U.R.S.S., Vie, instruction, culture, beaux-arts, n° 2038-2141 (tous auteurs russes ou soviétiques); VIII. — Linguistique: 1° Travaux généraux, n° 2142-2160; 2161-2167; 2° Grammaires et études grammaticales, n° 2168-2224; 2225-2281; 3° Dictionnaires, manuels de conversation, n° 2282-2293; 2294-2297; 4° Écriture, n° 2298-2138; 2319-2326; IX. — Littérature. Folklore, n° 2327-2380; 2381-2430; Traductions (russes, arméniennes, géorgiennes) d'auteurs kurdes, n° 2431-2464; X. — Religion, n° 2463-2518; 2519-2632; XI. — Kurdologie en Russie et en U.R.S.S., n° 2633-2667; 2668; XII. — Bibliographie, n° 2669-2680; 2681-2690.

2. — REVUES ET JOURNAUX KURDES.

Je ne cite que les périodiques qui m'ont été accessibles, de façon plus ou moins régulière, et je laisse de côté les autres publications que je ne connais qu'indirectement, comme *Hêza*, l'Espoir, *Pêşkewtin*, le Progrès, *Şefeq*, l'Aube, à Kirkuk; *Beyan*, le Manifeste, *Roya nû*, le Jour nouveau, à Mossoul et *Rastî*, la Vérité, tous signalés par NEREVAN, *Notes sur la Presse kurde d'Irak*, dans *Orient*, n° 10, 3^e trim. 1959, p. 139-148.

Roya Taze, La Voie Nouvelle. Organe de la section kurde du Parti communiste d'Arménie soviétique. Publié à Erivan. Bi-hebdomadaire, 4 pages, 30 x 40. Paraît depuis 1948. En était à son n° 1435, le 27 déc. 1962.

Contient des informations d'ordre politique et économique et certains articles médicaux; mais publie surtout des poèmes, des contes et nouvelles et quelques bulletins de bibliographie et de critique littéraire.

Kovari Hetaw, Le Soleil, publié à Arbîl, depuis 1954 par Gêw Mukriani. Revue littéraire, bi-mensuelle, 32 pages, 14 x 21. En était à son n° 183, le 15 août 1960.

Articles sur l'histoire du Kurdistan et de Kurdes célèbres. Très nombreuses œuvres de jeunes poètes.

Xebat ou *al-Niçal*, L'Œuvre. Organe du Parti Démocratique Kurde. Publié à Bagdad par Ibrahim Ahmed, n° 1, 4 avril 1959. Certains numéros sont en kurde, d'autres en arabe.

Surtout politique, ce journal quotidien à l'origine combattait pour la reconnaissance des droits du peuple kurde à l'intérieur de l'Irak. Suspendu à plusieurs reprises, il paraît clandestinement, à intervalles irréguliers, depuis les hostilités commencées en septembre 1961.

Kurdistan, publié à Téhéran sous les auspices du gouvernement iranien.

Hebdomadaire, 12 pages illustrées, 30 x 44. N° 1, mai 1959. A cessé de paraître en mai 1963, après 4 ans d'existence et 203 numéros.

Politique, scientifique, littéraire et social, cet hebdomadaire répond bien à son sous-titre. C'est une mine très riche par ses articles religieux, juridiques, scientifiques. Beaucoup de textes historiques y sont traduits du persan en kurde. Des poètes kurdes, anciens et modernes, y sont édités. Les différents dialectes kurdes y sont représentés. On y trouve même des mots croisés. On souhaiterait, à l'usage des chercheurs, la publication d'une table complète et d'une analyse de tous les documents qui y sont rassemblés.

En dehors de ces périodiques kurdes qui paraissent au Kurdistan même, il faut signaler deux autres publications kurdes d'Europe.

Kurdistan. Organe de l'Association des Étudiants kurdes d'Europe (A.E.K.E.). N° 1, mai 1958, n° 7-8, 1961. Paraît en anglais, à Londres, en principe une fois par an.

Donne surtout des renseignements sur les activités culturelles — et aussi politiques — de l'association estudiantine dont le président est Ismet Chériff Vanly, qui est également Secrétaire général du Comité pour la Défense des Droits du Peuple kurde. À ce titre, il diffuse des Notes, communiqués, Déclarations sur la situation actuelle des Kurdes en Irak et ailleurs. Le Bulletin a rendu compte en particulier des différents Congrès des Étudiants kurdes à Munich (1958), Vienne (1959), Berlin-Ouest (1960), Münster (1961).

Publications du Centre d'Études kurdes. Le Centre d'Études kurdes (Dir. Émir Kamuran Aali Bedir Khan) a publié à Paris de 1948 à 1950, un Bulletin imprimé (13 numéros). Après une longue interruption, le Centre a repris la suite de ses publications.

L'ensemble est intitulé: *L'Épreuve kurde. Livre Jaune sur la Question kurde* (n° 14-20). C'est un total de 172 pages dactylographiées, où se trouvent reproduits, en sept parties, des articles de la presse internationale de septembre 1961 à juin 1962, ainsi que certains Appels des Kurdes à l'O.N.U. — Deux fascicules, non numérotés (1961), sont intitulés, l'un: *La situation des Kurdes dans le Kurdistan de la Turquie* (10 pages) et l'autre: *La Turquie moderne face au Kurdistan de la Turquie* (26 pages).

The Kurdish Journal, publié par les étudiants kurdes d'U.S.A. depuis décembre 1963. Serait bien fait, paraît-il. Je ne l'ai pas reçu.

À ces organes d'origine kurde, on peut ajouter l'hebdomadaire (arabe-anglais) *Al-Hurriya*, La Liberté, Beyrouth, dont le directeur, Youssef Malek (10 mars 1899-26 juin 1959) a toujours pris

fait et cause en faveur des opprimés et donc des Kurdes. N° 1, 18 janvier 1957; n° 47, 12 juillet 1959. Cet hebdomadaire avait pris la succession de l'hebdomadaire arabe, *Al-Wijdan*, La Conscience, 4 pages, 30 x 44, nouvelle série (16 n°), du 15 mars au 7 octobre 1956. On trouve dans ces feuilles de nombreux renseignements sur les Kurdes.

3. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Les revues orientalistes de tous les pays publient à l'occasion des articles ou des recensions qui ont trait à l'histoire, la langue, la littérature ou la sociologie kurdes, ou même à la situation politique actuelle. Il ne peut s'agir évidemment de les signaler toutes. Mais il m'a paru convenable d'indiquer trois revues qui donnent assez large place à ces questions et dont les renseignements se complètent, sans jamais faire double emploi.

Kurdish Facts. West-Asia (KF). Organe de International Society Kurdistan (ISK). Dir. Silvio Van Rooy, Amsterdijk 8, Amsterdam-Z. Nederland. Paraît depuis novembre 1960, d'abord en allemand (n° 1-3), puis en anglais. 27 x 21,5. Périodicité en principe mensuelle. N° 17, 15 July 1963.

C'est le seul périodique indépendant non kurde qui traite *ex professo* de tout ce qui intéresse les études kurdes. Instrument de travail indispensable.

L'Afrique et L'Asie. Bulletin trimestriel des Anciens du C.H.E.A.M., Paris, 8 rue de Furstenberg, 6^e, 80 pages.

Par ses articles de première main dus à des compétences, son bulletin bibliographique étendu et ses éphémérides trimestrielles, est très utile à qui veut se tenir au courant de ce qui se passe en ces deux continents. Depuis 1957, la revue publie, de temps à autre, une *Chronique de Sociologie kurde* (n° 10, juillet 1963), confiée à des spécialistes, comme B. Nikitine, P. Rondot, R. Lescot.

Orient, revue trimestrielle. Dir. M. Colombe, 23 rue de Madrid, Paris, 8^e. Paraît depuis 1957, 200 pages.

Outre ses articles et études sur l'histoire, les arts, les lettres et la culture, les courants d'idées dans l'Orient moderne et contemporain, la Revue publie aussi des Chroniques et des Notes de travail, ainsi qu'une foule de Documents qu'on chercherait en vain ailleurs. Beaucoup de documents intéressant les événements kurdes actuels ont été ainsi traduits et mis à la portée des lecteurs occidentaux.

II

LES KURDES DANS LEUR HISTOIRE

1. — PRÉHISTOIRE ET ORIGINE DES KURDES.

- R. J. BRAIDWOOD, BRUCE HOVE, etc., *Prehistoric investigation in Iraqi Kurdistan*. The Oriental Institute of the University of Chicago. Studies in Ancient Oriental Civilization. n° 31, 1961, xxvii. 184 p. (30 x 23). 28 plates. 8 text figures.
- O. L. VILTCHEVSKY, *Les Kurdes. Introduction à l'histoire ethnique du peuple kurde* (en russe). Acad. des Sc. U.R.S.S. Inst. d'Ethnographie. Nouv. ser. t. LXVII. Moscou-Léninegrad. 1961. 168 p. 25,5 x 18). Relié.
- Dr A. MUFTIZADÉ, *Mîjê-ê Gelî Aria û Pêkhatina dewletê Med* (en kurde). Histoire du peuple aryen et organisation de l'État mède, in *Kurdistan* (Téh.), 1963, n° 155-179.
- ISHAN NURI, *Tarîkh-ê risch-ê nyadî-e Kord* (en persan). Histoire de l'origine ethnique des Kurdes. Téhéran, Tshapkhana-i spar, 1333/1955. 146 p. Trad. kurde par Dr Abd ur-Rehman MUFTIZADÉ, in *Kurdistan* (Téh.), du n° 1 (6 mai 1959) au n° 111 (8 juin 1961).
- REYD YASUN, *Kord wa payenstagi-e nijadî wa tarîkhî* (en persan), Le Kurde et ses liens ethniques et historiques. Téhéran. Tshapkhana-i Iran, 1940(?), vii. 240 p. illust., cartes. Trad. kurde par Dr A. MUFTIZADÉ, in *Kurdistan* (Téh.), du n° 113 (12 juillet 1961) au n° 205 (1^{er} mars 1963), jusqu'au chap. VI de la 2^e partie.
- MOH. MARDUKH KORDASTAN, *Kitâb-i tarîkh-e Mardukh* (en persan), Téhéran, Tshapkhana-i Artash, vol. I, viii — 6 ÷ 204 p. Illust., cartes; vol. II, 427 ÷ 10 p. Graphiques. Le vol. I a été partiellement traduit en arabe par Muhammad FIDA, *Mêjû-i Kord wa Kordistan*, Bagdad, 1958.
- Dr E. F. VON EICKSTEDT, *Türken, Kurden und Iraner seit dem Altertum*. Stuttgart, 1961, 123 p., 46 illust., 2 cartes. Bibliographie.
- Cf. *Kurdish Facts*, n° 7, June 1961, p. 17-18.
- KIRZIOĞLU M. FAHRETTIN, *Kürtlerin Kökü* (en turc). Origine des Kurdes. Ankara, Ayyıldız Matbaası, 1963, 32 p.
- Cf. SIRHEZANLI, in *Bariş dünyası*, 1963, p. 305 et p. 357.
- MEHMET TEVFIKOĞLU, *O, Türkür Kürt Değil* (en turc), Turc, mais pas Kurde, Ankara, Kardeş Matbaası, 1963, 54 pages.

Signaler dans cette chronique le travail d'une équipe de chercheurs de l'Université de Chicago ne signifie pas, bien sûr, que les hommes qui habitaient, il y a 10.000 ans et plus, dans les grottes de Shanidar ou le village de Jarmo dans la vallée de Chemchemal, sont les ancêtres des Kurdes qui y vivent aujourd'hui. Mais cela montre que cette région, actuellement en plein centre du Kurdistan irakien, est une des plus anciennement habitée dans le monde

et que c'est là peut-être que, pour la première fois, l'homme a mené la vie de fermier-éleveur. L'intérêt de ce travail, écrit par divers spécialistes, réside dans le fait qu'on ne s'y est pas borné à l'étude des fossiles humains, mais qu'on y a étudié parallèlement la faune, la flore, le mode de vie de cette époque préhistorique. Malgré son caractère technique, on lit ce livre avec agrément et on y apprend maintes choses étonnantes. Ainsi l'homme ne s'est pas livré à l'élevage du mouton pour sa laine, mais pour sa chair. Il faisait large part aussi dans son menu quotidien aux escargots qu'il ramassait. La vache et le porc, qui s'adapte à tous les milieux, ne semblent pas avoir été domestiqués dans la région plus de 3.500 ans avant J.-C. Mais le mouton et la chèvre domestiques y étaient connus quatre millénaires plus tôt. Et le chien l'avait déjà été auparavant. On ne le mangeait peut-être pas, mais bien ses proches parents, le loup et le renard. A titre de curiosité, signalons que sur le sol de Hazar Merd, non loin de Sulaimani et d'époque moustérienne, on a retrouvé entre autres des ossements de lapin, cerf, gazelle, chèvre, tourterelle, petit faucon, perdrix et des coquilles abondantes d'escargots (*helix salomonica*). Les fouilles permettent aussi d'affirmer que Jarmo, par exemple, fut probablement un des centres où l'homme cultiva pour la première fois diverses espèces de blé et d'orge. Il y cultivait aussi les pois, les lentilles, les gesses; le lin était déjà cultivé dans les collines du Kurdistan durant le 5^e millénaire avant le Christ. La cueillette des fruits se faisait bien avant l'apparition de l'agriculture et les hommes du Proche-Orient ont connu, avant les Européens, les olives, les figues, les amandes, les pistaches et même la vigne. Les chapitres traitant du climat et de l'homme préhistorique ou de la céramique et de la technique du carbone radioactif ne sont pas moins instructifs. C'est donc la préhistoire d'une belle région du Kurdistan que nous ont fournie les savants américains.

On sait que l'origine du peuple kurde est un de ces problèmes qui, depuis un demi-siècle, exerce la sagacité des historiens. Le savant professeur de Léninegrad, O. L. Viltchevsky continue en cette étude très fouillée ses intéressants et déjà nombreux travaux de kurdologie. En huit chapitres denses, richement documentés et s'appuyant, je crois bien, sur tout ce qui a été écrit sur la matière, spécialement par ses compatriotes Marr, Minorsky, Nikitine, Diakonov, etc., l'auteur passe en revue les différentes hypothèses formulées sur l'origine ethnique des Kurdes et nous en montre la complexité, à l'aide de la préhistoire, de l'archéologie, des historiens anciens et modernes, de la géographie, de la linguistique, des pratiques religieuses et des coutumes sociales. Près du tiers du livre (p. 117-163) est consacré aux notes explicatives et justificatives. On

souhaiterait qu'une traduction mette cette source de connaissances à la portée de nombreux lecteurs occidentaux.

Le Dr Moftizadé, une des chevilles ouvrières de l'hebdomadaire *Kurdistan* de Téhéran, a mis à la disposition de ses compatriotes ignorant le persan les ouvrages de R. Yasimi et de I. Nuri, qui avaient remonté eux aussi le cours de l'histoire pour y trouver l'origine mède de leur peuple. Mardukh aboutit à la même conclusion, dans son premier volume traduit en arabe. Aussi ne devons-nous pas nous étonner si certains auteurs kurdes d'aujourd'hui datent désormais leurs œuvres de l'ère mède qu'ils font remonter à l'an 612 avant J.-C., quand Ninive tomba sous les coups des Mèdes. L'an 1964 correspond donc à l'an 2576 des Kurdes.

Le Prof. von Eickstedt, dans un travail qui porte aussi sur les Turcs et les Persans, insiste sur le rôle que les Guti ont joué dans la formation ethnique des Kurdes, mais il les trouve beaucoup mieux organisés que leurs descendants présumés. Quant aux arguments mis en avant dans les brochures turques, signalées ci-dessus, pour essayer de faire croire que les Kurdes ne diffèrent en rien des Turcs, ils ne peuvent, me semble-t-il, être considérés comme satisfaisant pleinement à la rigueur scientifique.

2. — HISTOIRE ANTÉRIEURE AU XX^e SIÈCLE.

ŞEREF XAN BIDLİSİ, *Şeref-Nâme*, trad. arabe par M. Eli Ewni. Édité. et préfacé par Yahyâ l-Khashshâb, Le Caire, Dâr Akhiyâ al-kotob al-arabiya, 'Isâ al-Halabi, vol. I, 1958 (?), 48 — 539 pages; vol. II, 1962, ix, 334 pages.

B. NIKITINE, *Al-Akrâd*, Beyrouth, Dâr al-Rawâ'i, 1958, 247 pages.

M. E. ZERİ, *Khulâsat târîkh al-Kurd wa Kurdistan*, vol. I. Trad. arabe de M. Ali Awni, 2^e éd. Bagdad. Imp. Salah ud-din, 1961, xvi, 518 pages. Photos.

St. LANE-POOLE, *Saladin and the Fall of the Kingdom of Jerusalem*, Beirut, Khayats, 1964, xix, 416 pages. Illust. Maps, tables.

M. X. MAHMUDOV, *Le peuple kurde* (en arménien), Ériwan, 1959, 258 p.

Cf. T. BAREGHANIAN, *Repa Taze*, n° 1106-86, 25 oct. 1959, p. 3-4.

R.P. J. MÉCÉRIAN, s.j., *Haratch* (journal arménien, Paris), 31 mai 1960.

N. A. KHALFEN, *Borba za Kurdistan* (en russe). Lutte pour le Kurdistan. La question kurde dans les relations internationales au XX^e siècle. Moscou, 1963, 172 p. Bibliogr. 203 numéros.

La plupart des ouvrages à signaler dans cette notice sont des rééditions ou des traductions.

L'ouvrage fondamental reste toujours le *Charef Nama*. L'Égypte, par les soins de Ali Awni, avait donné vers 1930 une édition du texte persan, presque introuvable à l'époque. Elle nous fournit aujourd'hui une nouvelle traduction arabe, due au même auteur. Une autre traduction arabe, celle de M. J. B. Rojbeyani, avait

paru à Bagdad en 1953. Il m'est difficile de juger de la valeur littéraire respective de ces deux traductions. Mais elles se complètent heureusement et chacune garde son intérêt. Celle de Rojbeyani numérote et imprime en caractères gras les noms des princes des différentes lignées, ce qui les met en vedette. D'ailleurs, à l'occasion, il prolonge ces listes. En outre, de nombreuses notes géographiques ou historiques explicitent avantageusement le texte original. De son côté, l'édition du Caire nous fournit la table détaillée des noms propres de personnes (I, 485-512; II, 277-304), de familles principales (I, 513-516; II, 305-307), des peuples ou tribus (I, 517-522; II, 308-309), de villes ou autres lieux (I, 523-534; II, 310-328). L'utilisation pratique de l'ouvrage en est facilitée d'autant. Signalons que le second volume du Caire traduit aussi ce que Cheref Khan avait intitulé *Khatima* et où il traitait des Sultans ottomans et de leurs contemporains les Chahs d'Iran et de Touran. Toute cette partie a été laissée de côté par Rojbeyani. Le texte d'ailleurs n'avait pas été reproduit non plus dans l'édition persane du Caire.

La traduction arabe de l'ouvrage, classique aussi, de M. E. Zaki a été rééditée à Bagdad sans changement. On y a simplement ajouté quelques lignes à la biographie de l'auteur (p. iv-x), décédé à Bagdad en 1948, et une notice biographique du traducteur (1897-1952), due à son fils (p. xi-xvi). Les titres et sous-titres ont en outre été imprimés en caractères gras.

Quant à l'œuvre de B. Nikitine, elle a aussi été traduite en arabe, à l'insu de l'auteur. Cette traduction a été une bonne affaire sur le plan commercial, mais une mauvaise action du point de vue scientifique. En effet, le traducteur qui ignorait absolument tout de la question a supprimé d'abord toutes les notes et références et aussi des passages entiers dont il ne voyait pas l'intérêt; il en a résumé d'autres à sa façon, estropié des noms propres, fait de B. Nikitine et de W. Minorsky des écrivains soviétiques, etc. Tous ces tripotages ne peuvent qu'induire en erreur sur les Kurdes les lecteurs incapables d'avoir recours au livre français original. Une fois de plus le proverbe italien a raison: *Traduttore, traditore!*

A propos du problème kurde, les journalistes et politiciens arabes font très fréquemment appel à l'exemple de Saladin, trait d'union entre les Kurdes et les Arabes. Il convient donc de signaler cette réédition du livre de St. Lane-Poole sur ce chevalier musulman du Moyen-Age. On y constatera sans étonnement qu'à l'époque l'unité des Arabes était déjà battue en brèche par des rivalités personnelles et que les Croisés n'en étaient pas les seuls ennemis.

Je n'ai connaissance que de deux ouvrages nouveaux sur l'histoire kurde, encore ne s'agit-il que d'histoire partielle et tous deux

ont été édités chez les Soviétiques, l'un en arménien, l'autre en russe.

Le travail du camarade Mahmoudov se veut surtout historique. Dans ses quatre premiers chapitres en effet (p. 5-77), il traite brièvement de l'origine des Kurdes, qui descendent des Mèdes (p. 13), de la géographie et des ressources économiques du Kurdistan (p. 37-59), enfin de la langue, de la culture et littérature et des croyances (p. 60-76). Les trois derniers chapitres sont beaucoup plus longs. Le chapitre V (p. 77-113) résume l'histoire des Kurdes sous les Califes arabes, à l'époque des Seljoukides, au temps des Ayoubites, sous les Mongols et Tamerlan, enfin durant les guerres turco-persanes. Il n'y a rien de bien original en tout cela. L'auteur passe alors, dans son long chapitre VI (p. 114-213), à l'étude de la lutte libératrice du peuple kurde en face des despotes étrangers. Il nous rappelle la révolte de Yazdan Chêr, dont le père aurait été évincé par les Turcs pour être remplacé par Bedir-Khan plus réactionnaire à leurs yeux (p. 117), puis l'état des Kurdes après ce soulèvement. Suivent la révolte d'Obeidallah, les mouvements insurrectionnels dans la première partie du XX^e siècle et enfin l'activité des Kurdes durant la deuxième guerre mondiale. Le VII^e et dernier chapitre (p. 214-256) traite des Kurdes de l'Union soviétique. On rappelle d'abord leur situation au temps de la domination des Tsars et comment la Révolution socialiste d'octobre a libéré le peuple kurde. Il me semble que l'auteur, comme beaucoup de Soviétiques, interprète trop souvent dans un sens purement socialisant des soulèvements où sans aucun doute se mêlaient des réactions féodales, des sursauts nationalistes et des aspirations sociales. Le regretté B. Nikitine, dans son ouvrage sur les Kurdes (p. 258), a fait à ce propos de justes réflexions. Le mot libération prête donc à équivoque et doit s'interpréter comme chez la majorité des peuples colonisés jusqu'à ces derniers temps. Le peuple kurde, sauf en Arménie soviétique peut-être, ne fait pas exception à la règle.

N. A. Khalfin reprend et développe le long chapitre VI^e de Mahmoudov et il le fait d'une façon beaucoup plus approfondie et plus originale. D'ailleurs il est beaucoup plus et mieux documenté. Après avoir fait le tableau des tribus kurdes au début du XIX^e siècle, l'auteur décrit la pénétration anglaise (p. 25-37) et la situation des Russes au Kurdistan dans le premier tiers du même siècle (p. 38-44). Puis il raconte l'insurrection de Mir Kor à Rawendouz (1835-1838) (p. 45-51) et celle de Bedir Khan (p. 55-57) et celle de son parent et concurrent Yazdan Chêr (p. 70-76) durant la guerre de Crimée (1854-1856). La guerre russo-turque (1877-1878) fut suivie de nouveaux soulèvements et bientôt ce sera Cheikh Obeidallah, sur lequel on insiste beaucoup, qui ébranlera aussi bien le pouvoir des Sultans ottomans que celui des Chahs

d'Iran. C'est à partir de son action, au dire de notre auteur, que progresseront chez les Kurdes les mouvements de libération nationale et sociale (p. 108-134). L'auteur utilise abondamment les écrits de personnes contemporaines des événements dont souvent elles avaient été les témoins. Les sources officielles aussi, surtout russes, sont mises à contribution. La bibliographie abondante (205 n^o, dont 121 russes et 73 anglais) cite même 25 ouvrages anglais et 42 russes qui ne se trouvent pas dans la bibliographie récente de Kurdoev, dont nous avons parlé plus haut.

3. — HISTOIRE RÉCENTE.

W. EAGLETON JR, *The Kurdish Republic of 1946*, Oxford Univ Press, 1963, xiv, 142 pages, 3 maps, 32 illust.

CL. THOMAS BOIS, *Le Monde diplomatique*, n^o 112, août 1963.

THOMAS BOIS, *Mahabad. Une éphémère République kurde indépendante*, in *Orient*, n^o 29, janv. 1964, p. 173-201.

K. N. KAFTAN, *Les révoltes de Barzan de 1900 à 1945* (en russe), Leningrad, 1963, 18 pages.

HASAN MUSTAFA, *Al-Bāzāniyyān wa harakāt Bāzān 1932-1947*, Beyrouth, Dar al-Talā, 1963, 188 pages, 3 cartes.

AVRAHAM BEN YAAKOV, *Kehiloth Yehudei Kurdistan* (en hébreu), Les Communautés juives du Kurdistan, Jérusalem, Ben Zvi Institute, 1961.

Par histoire récente, j'entends la première moitié du XX^e siècle. Les années qui suivent forment l'actualité. Or, dans cette première moitié du siècle, le Kurdistan a connu de nombreux remous, plus ou moins profonds, tant en Irak qu'en Iran et en Turquie. Sur les événements de cette période peu de travaux ont paru depuis ceux que j'avais signalés dans mon article de 1959, p. 107-109. Pourtant les divers mouvements de Mollah Moustapha Barzani ont été brièvement étudiés par K. N. Kaftan, représentant des étudiants kurdes en U.R.S.S. et, de façon beaucoup plus détaillée, par un Kurde irakien, Hasan Moustapha, officier d'état-major et ancien attaché militaire à Washington. Son ouvrage est divisé en cinq chapitres d'inégale longueur. Le premier (p. 11-25) nous dit sommairement ce que sont les Barzani, leur habitat et résume leur histoire passée. Les deux chapitres suivants traitent respectivement de la rébellion de 1932 (p. 26-54) due au refus de Chaikh Ahmad de laisser s'installer chez eux une administration officielle, et de celle de 1943 (p. 55-63), occasionnée par la fuite de Mollah Moustapha de Sulaimani. Mais c'est l'histoire du mouvement de 1945 qui sera la plus détaillée, puisqu'elle couvre plus de la moitié du livre (p. 64-172). Quelques pages suffisent ensuite (p. 173-184) à narrer le soulèvement de 1947. L'intérêt de ce travail est surtout, pourrait-on dire, d'ordre militaire. En effet, l'auteur, ancien officier, sait qu'il s'adresse à des profanes, aussi précise-t-il, en des notes succinctes, le sens des expressions militaires

utilisées, surtout les mots qui désignent les différentes unités et qui ne sont pas toujours identiques dans les différentes armées arabes. Il indique aussi minutieusement la valeur numérique des forces en présence, donne le nom des officiers supérieurs en action et surtout, après le récit de chaque bataille ou de l'expédition, il s'efforce d'en dégager les leçons tactiques et stratégiques. On croirait entendre un professeur de l'École de Guerre. Il met bien en relief le rôle joué ou à jouer par l'aviation et les hélicoptères et aussi par les tribus ralliées au Gouvernement et donne alors des conseils pour leur bonne organisation et utilisation. Sa documentation est puisée à bonne source: communiqués officiels, récits de témoins. Il y ajoute ses notes personnelles, prises au cours des événements auxquels il a été mêlé personnellement. Les cartes, indispensables dans un travail de ce genre, manquent malheureusement de toute la clarté désirable.

Un second épisode important de l'histoire des Kurdes vers le milieu du siècle est sans contredit la proclamation de la République de Mahabad en 1946. W. Eagleton nous en fait un excellent récit, appuyé sur le témoignage de nombreux auteurs encore vivants. Ce fut une aventure dans tous les sens du mot, où maints éléments participèrent qui n'avaient pas tous le même entrain ni peut-être le même but. Il y eut aussi beaucoup d'incompréhension de la part de l'État iranien et de ses Alliés américains, qui ont la phobie du communisme réel ou supposé. J'ai repris toute cette documentation et j'ai essayé de dégager objectivement le rôle exact des différentes catégories de participants: intellectuels et bourgeois, chefs de tribus et cheikhs religieux, hommes de parti et gens de tribus. Je crois avoir suffisamment mis au clair que la soi-disant création de cette république kurde par les Soviets doit être reléguée au nombre des mythes. On a confondu, plus ou moins volontairement, avec l'Azerbaïdjan et les Kurdes en furent victimes. Certains, semble-t-il, ont peur de la lumière et de la vérité. Mais ce n'est pas en niant les problèmes humains qu'on arrive à les résoudre.

L'ouvrage de Ben Yaacov nous fournit l'occasion de dire quelques mots sur les Juifs du Kurdistan, sujet qui n'a été abordé jusqu'ici que très brièvement dans quelques articles de W. Fischel en 1931, 1937 et 1944. Dès la plus haute antiquité, des Juifs étaient installés dans les différentes régions du Kurdistan et certains d'entre eux n'hésitaient pas à se dire les descendants des dix tribus emmenées captives en Médie, au temps de Sargon II (721 avant J.-C.). Cette opinion n'est peut-être pas dépourvue de toute base historique (cf. I. BENZVI, *Les Tribus dispersées*, Éd. de Minuit, « Collection Aleph », 1959).

La plupart des villes kurdes avaient, en effet, sinon leur quartier juif, Julekan, comme Sulaimani, avec 750 familles, du moins une population israélite plus ou moins importante. Ainsi Saoudj-Boulag, ou Mahabad, Bitlis (3900 juifs), Bashkala, Mardin (580 juifs), Kirkuk, une centaine de familles, Zakho, 2000 Juifs sur 4000 habitants en 1920, donc la moitié de la population. Amadia, en 1835, d'après Binder, se distinguait alors par ses Juives et ses brigands. En toutes ces villes, les Juifs étaient banquiers ou prêteurs, se livraient au commerce et « faisaient fortune là où les autres mouraient de faim » (Sykes); ou bien encore s'adonnaient aux petits métiers de teinturiers, tanneurs ou distillateurs d'arak (Edmonds). A Zakho, ils étaient maîtres en l'art de tisser ces magnifiques étoffes qui font la beauté du costume national kurde. Mais aussi certains villages du Kurdistan étaient presque entièrement peuplés de Juifs paysans et cultivateurs, comme Qaradagh au début du XIX^e siècle, d'après Fraser, ou Sendur aux belles vignes, près de Duhok, ou dans la vallée de la Sapna, ainsi que dans les montagnes de Hakkari. A Alkosh, dans une très ancienne synagogue gardée par un chrétien, les Juifs de tout le pays venaient en pèlerinage au tombeau du prophète Nahum. Ils allaient aussi chaque année offrir un sacrifice au sommet du Judi Dag, là où, d'après la légende, s'arrêta l'Arche de Noé.

Entre eux les Juifs parlaient un dialecte araméen ou soureth, ayant ses variantes propres, et qu'ils écrivaient en caractères rabbiniques (cf. J. RHÉTORÉ, *Grammaire de la langue soureth*, Mossoul, 1912, p. x). Mais ils connaissaient tous aussi le kurde et certains même à la perfection, comme ce *râwi* ou *dengbêj*, le vieux Pinehas, barde émérite de Zakho qui, en 1870, transmet à A. Socin plusieurs poèmes et chansons, dont la fameuse épopée *Ezdîşêr*.

Dans l'ensemble la population juive, malgré quelques déboires à l'occasion, était respectée de ses voisins kurdes ou chrétiens. Mais il leur était interdit de porter des armes: ce qui permettait à leurs caravanes de circuler indemnes à travers des tribus ennemies entre elles. Les Juifs étaient très scrupuleux dans les observances de leurs lois religieuses et surtout du sabbat. Le folklore kurde contient quelques « histoires juives », où l'humour kurde s'exerce au dépens du sens commercial ou de la crédulité de leurs concitoyens.

Le retour des Juifs de la diaspora sur la terre ancestrale n'est pas un phénomène qui date d'aujourd'hui. Pour quelques-uns, il remonterait même à l'époque et aux encouragements de Saladin lui-même, si nous en croyons le poète juif espagnol, Jehuda al-Harizi, qui écrivait après un pèlerinage à Jérusalem en 1216: « Le sage et vaillant chef d'Ismaël (Saladin), après avoir pris Jérusalem, fit proclamer par toute la contrée qu'il recevrait et accueillerait la

race d'Ephraïm, de quelque part qu'elle vint. Aussi, de tous les coins du monde, nous sommes venus y fixer notre séjour et nous y demeurons heureux à l'ombre de la paix » (cité dans A. CHAMPDOR. *Saladin le plus pur héros de l'Islam*, 1956, p. 188). Le temps passa et ses vicissitudes et, à l'époque moderne, les Juifs du Kurdistan furent les premiers Juifs orientaux à venir s'installer en Terre Sainte, dès 1812. Ce retour ou *Alyah* reprit après 1920 et la dislocation de l'Empire ottoman. Le mouvement s'accrut après la guerre de Palestine. Depuis 1948, en effet, 122.987 Juifs d'Irak — et parmi eux la totalité des Juifs des villages du Kurdistan — ont rejoint leurs coreligionnaires en Israël. Ils y ont apporté avec eux leurs légendes et leurs chansons (cf. Disques Bam L D 356 *Peuples d'Israël. Chants et danses israéliennes, druzes et kurdes*). Le Monde du 2 août 1963 annonçait la constitution prochaine en Israël d'un « Comité de défense du peuple kurde » sous l'égide de M. Uri Avnery. Un tel patronage n'a rien d'avantageux. Signalons plutôt que l'Organisation des Juifs kurdes en Israël a déclaré dans un Communiqué: « Les Juifs du Kurdistan n'oublieront jamais l'amitié et la tolérance que leur avait témoigné le peuple kurde, au sein duquel ils ont vécu des centaines d'années. »

Avant le partage de la Palestine, on y comptait plusieurs milliers de Kurdes: à Jérusalem (2000), à Hébron et à Sélimiyé (1500) près de Tel-Aviv, où leurs ancêtres avaient été installés par le Sultan Sélim I (1512-1520). Mais naturellement, ces Kurdes-là n'avaient rien de commun avec les Juifs.

4. — QUELQUES THÈSES UNIVERSITAIRES.

Depuis quelques années, la presse mondiale a tellement parlé des Kurdes que ce peuple a fini par attirer l'attention d'étudiants en quête de thèses de doctorat originales, tant dans les Universités américaines qu'en Europe. En voici quelques-unes qui m'ont été signalées; mais pour lesquelles je n'ai pas toujours tous les renseignements nécessaires. Elles doivent sans doute être de valeur assez inégale. Il est probable aussi qu'il y en a d'autres.

D'abord dans les Universités américaines:

YUSUF K. H. IBISH, *The Kurdish Problem* (Harvard).

ABDUL AMIN, *British Tribal Relations in Mesopotamia 1831-1862* (Maryland).

KERIM A. ATTAR, *The minorities of Iraq and the League of Nations* (Columbia).

Ces trois thèses ont été indiquées dans *Kurdish Facts*, n° 4, march 1961, p. 15.

WADIE JWAIDEH, *The Kurdish Nationalist Movement. Its origins and development* (Syracuse), 1960. "This is a massive study of 895 pages," d'après JOHN JOSEPH, *The Nestorians and their Muslim Neighbours*, Princeton, 1961, p. 50, n° 19.

- ALFRED PRADOS, *The Kurds of Iraq since the Ottoman Conquests*. Thèse AUB, Beirut, 1962, 167 pages. Doit être édité par Khayats, Beirut. Catalogue 1964, p. 18.
 Dans les Universités d'Europe:
- Dr S. A. ŞENİZİNİ, *Le mouvement de libération nationale du peuple kurde*. Thèse de doctorat (en russe). Acad. des Sc. Leningrad. — Trad. arabe, *Xebat*, à partir du n° 93 du 9 nov. 1959. — Trad. kurde (partielle) par M. E. ASINGER, *Kewari Hetaw* (Erbil), à partir du n° 168 du 31 déc. 1959.
- Dr ABD UR-REHMAN QASIMLU (de Rêzayeh), *L'économie du Kurdistan*. Thèse (en tchèque) pour l'Université de Prague. Trad. dactyl. en anglais.
- ISMET CHERIFF VANLY, *Les Kurdes. origine, histoire, sociologie*. Thèse à présenter pour le Doctorat à l'Université de Lausanne.
- JOYOE BLAU, *Le Problème national Kurde*, mémoire de licence, Univ. Bruxelles, 1963, 100 p. L'auteur a repris et amélioré son texte dans une brochure de 80 pages : *Le problème kurde. Essai sociologique et historique*. Bruxelles. Le monde musulman contemporain. Initiation — 4. 1963.

III

VIE SOCIALE ET RELIGIEUSE DES KURDES

I. — MŒURS ET COUTUMES.

- SELAHATTIN ŞİMŞEK, *Hakkari dedikleri*, Paroles de Hakkari, Istanbul, 1960.
- THOMAS BOIS, *La vie sociale des Kurdes*, in *Al-Machriq*, LVII^e an. 1962, fasc. IV, V, p. 597-651. Tiré à part 65 p.
- MOH. MOKRI, *Le Foyer kurde*, in *L'Ethnographie*, 1961, p. 79-95.
- MOH. MOKRI, *Le mariage chez les Kurdes*, in *L'Ethnographie*, 1962, p. 42-68.
- H. H. HANSEN, *Daughters of Allah among Moslem women in Kurdistan*. Transl. from the Danish by R. Spink. London, 1960, 191 p.
- H. H. HANSEN, *The Kurdish Woman's Life. Field Research in a Muslim Society. Iraq*, xii, 214 p. Bibliog. Illust. Nationalmuseets Skrifter Etnografisk Række, VII, København, 1961.
- Cl. T. B., *Une Danoise parle de la femme kurde*, in *Le Soir*, Beyrouth, n° 4737, 4738, 15-16 mai 1962.
- NURA CEWARI, *K'îlamêd Cînae'ta K'êrdaye govendê*, Chansons de danse du peuple kurde, Erivan, 1960, 62 pages.
- DIETER CHRISTENSEN, *Tanzlieder der Hakkari-Kurden*, Eine material Kritische Studie. in *Jahrbuch für musikalische Volks-u-Völker Kunde*, Berlin, 1963, Band I, p. 11-47.
- STIG WIKANDER, *Ein Fest bei den Kurden und im Avesta*, in *Orientalia Suecana*, vol. IX, 1960, p. 7-10.
- MOH. MOKRI, *Les rites magiques dans les fêtes du « Dernier Mercredi de l'Année » en Iran*, in *Mélanges Massé*, Téhéran, 1963, 15 pages.

La province de Hakkari est la plus orientale des provinces de Turquie. Elle est donc peuplée de Kurdes. Elle forme frontière, à l'est, avec l'Iran et, au sud, avec l'Irak où elle est limitrophe des

tribus kurdes Mizuri, Berwari, Barzan et Bradost. Il peut être intéressant de rappeler qu'elle était, pour une large part, l'habitat des tribus assyriennes: Tiari, Tkhuma, Baz et Jilu qui vivent aujourd'hui dans le nord de l'Irak ou en Syrie, sur les rives du Khabour. Le pittoresque village de Qodshanis, où résida le Patriarche des Nestoriens de 1692 à 1915 était situé dans cette province. Il a disparu de la carte. C'est une région (9.532 km²) très montagneuse. Les principales chaînes sont Altundagh, Karadagh, Samendagh, Mordagh et Cilodagh. Le pays est aussi très bien arrosé par le Khabour et surtout par le Grand Zab et ses nombreux affluents qui se fraient un difficile passage à travers les montagnes. Le chef-lieu, Çolemerik ou Hakkari, est à 1650 m. d'altitude et compte 3982 habitants. C'est la plus forte agglomération de la province. Certains villages, comme Beytuşşebap (1.598 hab.) et Yüksekova (1 623 hab.) sont relativement importants. Il y avait 23.000 habitants dans la province au recensement de 1935. Elle en comptait 55.000 à celui de 1955, soit une augmentation de 140 % en vingt ans; elle s'élève à 67.766 au recensement de 1960, dont 36.332 hommes pour 31.434 femmes seulement. Cette progression est uniquement due à la forte natalité locale, car il n'y a guère d'habitants qui soient nés hors de la province. La population rurale, 57.810 habitants, occupe 133 villages, avec une moyenne de 7 habitants au km². Le pays est couvert de pâturages et l'élevage est l'occupation de nombreux nomades. En 1957, le cheptel s'élevait à 196.735 moutons, 109.200 chèvres et 17.469 vaches.

S. Chimchak décrit les districts (kurdes) de Yüksekova (15.184 hab.) et de Şemdin (7.396 hab.) qu'il connaît bien pour y avoir travaillé comme instituteur. Il ne fait que quelques allusions aux nomades qui vivent sous les tentes noires de leurs campements ou *zoma* et qui parfois se livrent des batailles plus ou moins sanglantes à propos de pâturages ou *yaylâ*, comme les Pinianish et les Oramar qui, à l'automne de 1962, eurent ainsi une vingtaine de blessés. L'auteur s'intéresse donc surtout à la vie des paysans dans leurs villages, souligne leur pauvreté et leur ignorance. Nous retrouvons ici le tableau assez lamentable du « village anatolien », village turc cette fois, tel qu'il a été dépeint par un autre instituteur, Mahmoud Makal, que Plon édita en 1963.

La vie sociale des Kurdes, telle que je l'ai décrite, exposait d'abord leur mode de vie, leur organisation tribale et familiale, avant de passer à la description de leurs coutumes des bons et des mauvais jours. Moh. Mokri insiste sur le rôle sacré du feu dans les traditions iraniennes et, par conséquent, du foyer autour duquel naît et se développe la famille. Un second article nous fournit de

précieux renseignements sur le mariage chez les Kurdes, en se référant de préférence aux *Ahl-ê Haqq*, sur lesquels l'auteur fait porter la majorité de ses articles sociologiques et religieux. La famille a un aspect religieux avant même son aspect social et économique. Les mariages entre cousins (paternels) sont fréquents et si, autrefois surtout, le mariage se faisait plutôt à l'intérieur de la tribu, aujourd'hui les jeunes plus évolués n'hésitent pas à convoler à l'extérieur. La jeune fille se garde intacte pour le mariage et les jeunes gens n'en oublient pas le caractère sacré, si bien qu'une certaine pudeur les retient de manifester trop ouvertement leur désir de fonder un foyer. C'est souvent la mère qui va se mettre en quête de leur trouver une épouse et, par des visites, essaie de connaître les filles à marier. Dans le milieu rural, les jeunes se sont souvent rencontrés à la fontaine, ou au cours des travaux des champs ou des festivités. Chez les riches ou dans les villes, les rencontres sont moins faciles. Mais les personnes qui croient avoir trouvé des futurs assortis vantent leur marchandise, si j'ose dire, par des descriptions dithyrambiques des qualités physiques et morales de leur candidat ou de leur candidate. Le mariage, avant d'être conclu, est souvent occasion de marchandages sur la dot, *mehr*. Et puis il y a le *shîr-behâ* ou prix du lait, qui servira à payer la toilette de la mariée et les autres cadeaux *posht-'aqd* qui peuvent consister en terrains, moulin ou en bijoux de prix. La demande en mariage ne peut se faire qu'en un jour faste. Au jour des fiançailles, *dazurânî*, le jeune homme offre à sa fiancée un bijou, *nishani* ou *diari*, spécialement une bague. Quelques jours plus tard a lieu la cérémonie des friandises, *shîrîni khwârdên*. Le mariage proprement dit comporte deux cérémonies qui n'ont pas nécessairement lieu le même jour: une religieuse, *mâra brîn*, quand les mollahs en présence des témoins écrivent le contrat; et la fête des noces, *sur*, la plus importante, car c'est au cours de cette fête que la jeune mariée est conduite à la maison de l'époux. Au préalable, il y a eu la séance de *hammam* ou bain et du *henné* et l'épilation du visage de la jeune fille, *rûmat gerdên*. Le cortège nuptial est décrit avec pittoresque (p. 65-67) et l'on rappelle le rôle initiateur de la *pâ-khasd*. Avant de consommer le mariage, le nouveau marié offre à sa jeune épouse le prix de la pudeur: *sharm-shkêna*. Sur le lit, des carrés de drap, *rôspêtt* ou blancheur du visage, serviront à prouver l'honneur virginal de l'épousée. Les chants et les danses naturellement accompagnent toutes ces cérémonies.

Comme son nom l'indique, l'ouvrage de Mme Hansen sur la vie de la femme kurde traite d'un sujet beaucoup plus vaste. L'auteur décrit dans le cadre de cette vie quotidienne les activités ménagères et artisanales, le costume, les coutumes à l'occasion de la

naissance, du mariage, de la mort. Elle parle aussi des pratiques religieuses et superstitieuses. Tout cela variant suivant les milieux, urbain ou villageois, aristocratique ou paysan, instruit ou illettré. De nombreuses illustrations agrémentent ce travail, comme celui de M. Mokri.

D. Christensen couronne parfaitement le récit de ces cérémonies par son étude très sérieuse sur les chansons de danse du Hak-kari. Après un coup d'œil rapide sur l'ethnographie kurde (p. 12-14), l'auteur aborde son sujet de la musique, instrumentale ou vocale, de danse (p. 14-16). Puis il en analyse les mélodies dont il donne 26 exemples (p. 16-37). Enfin il en critique le style: les trois types de mélodies progressives, la forme, la polyphonie (p. 37-43). Un tableau (p. 44-45) résume les caractéristiques des 26 mélodies étudiées. Quelques photos permettent de se faire une petite idée des instruments de musique et des mouvements des danseurs. Le petit recueil de H. Djewari n'a rien de technique, mais est plein de charme. Un aumônier scout de France de passage au Liban a eu la patience d'en recopier les 33 chansons pour les faire chanter par ses scouts. Publiées en effet avec leur notation musicale, elles ont été recueillies auprès de deux jeunes étudiants de Tbilissi (Tiflis) et surtout auprès de trois jeunes filles du village d'Elegöz et d'une fillette du village de Pampé, du même *nahiya* d'Aparan où H. Djindi, pour son recueil folklorique, a rencontré aussi d'autres chanteuses et des conteurs, mais souvent beaucoup plus âgés.

Si les fêtes ne se comprennent pas sans chansons ni danses, certaines s'accompagnent de rites magiques, en particulier, le dernier mercredi de l'année, qui précède le *Nouruz* ou Nouvel An. Il s'agit d'expulser les mauvais esprits et de préparer un temps propice puisqu'il n'est pas encore souillé. Le canon, *tup-e morvarid* ou canon perle, de la place de l'Ark à Téhéran porte bonheur à qui passe en dessous; des feux de joie rappellent, en ce pays de Zarat-hushtra, que la lumière est le symbole du Dieu du Bien et de la Vérité; les cruches qu'on brise sont un rite de fécondité autant qu'un rite contre le mauvais sort; des cailloux jetés dans une jarre d'eau sont un rite de présage, tout comme les mots entendus à l'improviste. Le produit d'une quête votive, *qāshaq-zanf*, servira à confectionner un potage qui donnera bonne santé pour toute l'année qui va commencer. Ces vieilles coutumes tendent partout à disparaître. Par contre le Prof. Wikander croit retrouver dans l'Avesta la fête champêtre, *Beran-Berdan*, décrite par A. Chamo et que j'ai rapportée dans mon article (p. 626/30). Ce serait une preuve que certaines coutumes populaires remontent quelquefois bien haut dans l'antiquité, conclusion qu'on peut tirer également de ce que vient de nous dire M. Mokri. Dans ses articles se mêlaient aussi

des superstitions, si difficiles à déraciner, même chez les peuples les plus évolués et où sont bien développés les sentiments religieux. Et ceci nous amène à envisager maintenant la religion chez les Kurdes.

2. — LA RELIGION.

THOMAS BOIS, *La religion des Kurdes*, in *Proche-Orient Chrétien*, XI, 1961, p. 105-136.

Cf. T. FEDERICI, *Costumi religiosi e popolari dei Curdi*, in *L'Osservatore romano*, n° 267 (30.839), 18 nov. 1961.

SILVIO VAN ROOY, *Christianity in Kurdistan*, in *The Star of the East*, Adar, Travancor, vol. XXIII, n° 1-2, juil. 1962, p. 10-14.

D. N. MACKENZIE, *Pseudoprotokurtica*, in *BSOAS*, vol. XXVI, 1963, part 1, p. 170-173.

D. N. MACKENZIE, *A Kurdish Creed*, in *A locust's leg*, 1962(?), p. 162-170.

THOMAS BOIS, *Les Yazidis. Essai historique et sociologique sur leur origine religieuse*, in *Al-Machreq*, LV^e an. 1961, p. 109-128, 191-242. Tiré à part, 72 p.

TAUFIQ WAHBI, *The Remnants of Mithraism in Hama and Iraqi Kurdistan, and its traces in Yazidism*, London, 1962(?), 52 p.

MOH. MOKRI, *Le symbole de la perle dans le folklore persan et chez les Kurdes fidèles de la Vérité (Ahl-e Haqq)*, J.A., 1960, p. 463-481.

MOH. MOKRI, *Le « Secret indicible » et la « Pierre Noire » en Perse dans les traditions des Kurdes et des Lurs fidèles de la Vérité (Ahl-e Haqq)*, J.A., 1962, p. 369-433.

HAC NÜR ALİ İLAHİ, *Tefsir-i Qu'rân-ı pîroz*, in *Kurdistan*, 4^e an., mai 1962.

L'article que j'ai consacré à la religion des Kurdes peut servir de cadre à ces quelques remarques. Il s'ouvre sur les résonnances religieuses de certaines expressions courantes de salutations et de souhaits et de quelques proverbes usuels. On note avec plaisir que ces formules se retrouvent intactes dans les textes, folkloriques ou non, publiés aujourd'hui encore au pays des Soviets, preuve qu'elles ont la vie dure. Avant l'Islam, les Kurdes étaient les tenants du Magisme et du Mazdéisme, mais certains d'entre eux s'étaient convertis au Christianisme, surtout nestorien. S. Van Rooy revient sur ce fait historique et mentionne, en outre, les différentes éditions kurdes de quelques livres bibliques. L'Islam s'infiltra au Kurdistan dès son origine. À ce propos, j'avais cité un texte, publié par B. Nikitine, et qu'on disait, sinon contemporain des événements, ce qui était bien peu probable, du moins très ancien et gravé sur une amulette en caractères pehlévi. D. N. Mackenzie nie l'authenticité de ce *pseudoprotokurtica* et c'est bien possible. L'Islam, au grand regret de certains nationalistes kurdes d'aujourd'hui, ne va pas tarder à imprégner fortement la mentalité des Kurdes qui, au cours de l'Histoire, compteront de nombreux uléma et mystiques. L'hebdomadaire *Kurdistan*, en cette même ligne, publia nombre d'articles religieux qu'il serait trop long de relever. Signalons toutefois toute une

série sur la religion islamique conforme à la nature humaine du Dr A. Moftizadé; une autre série (n° 41-62) sur les avantages du jeûne; un long *Mewludname* (n° 43-134) dû au Meli Hasan Hartuchi et un autre *Mewludname*, en vers et en prose, de cheikh Mehemmed Khal. qazi de Sulaimani (n° 166 et s.). D'autre part, D. N. Mackenzie nous apporte un bref résumé, en kurde et en traduction anglaise, de la doctrine musulmane: *Xulâsa-y 'aqa'id islâmîa bi lisânê kurdî*. Cet épitomé est dû au cheikh Abdallah de Nehri (Chemdinan), mort peu après 1810. C'était un cheikh de la confrérie naqshbendi, comme il y en a tant au Kurdistan. Cette confrérie y avait été introduite au début du XIX^e siècle par Mewlana Khalid Charazouri. La revue *Kurdistan* en a publié quelques *Monaât* ou Confidences (n° 107). Mais soufis et derviches kurdes, comme je l'avais signalé également, sortent parfois de l'orthodoxie islamique. C'est ce qui est arrivé aux Yézidis, ainsi que j'ai essayé de le prouver dans l'article paru dans cette même revue en 1961, par une convergence d'arguments qui ont convaincu plus d'un lecteur qui me l'a écrit. On sait qu'on a attribué aux Yézidis des origines diverses et toutes sortes de théories incohérentes et souvent contradictoires. T. Wahbi, qui connaît bien la langue de son peuple et s'intéresse aussi à son histoire, a cru retrouver chez les Yézidis des restes du Mithraïsme qui aurait existé entre les rives du Tigre: Hatra et les montagnes du Zagros. Ces traces de Mithraïsme que l'auteur croit découvrir dans la théologie des Yézidis (p. 21-25), leurs rites et cérémonies (p. 26-36), leurs symboles et traditions (p. 37-42) sont loin d'être évidentes. Quant à conclure que les Yézidis ne sont pas Adorateurs du Diable (p. 44-50), je l'admets, volontiers. Mais qu'ils soient des adorateurs secrets du soleil (p. 51), j'en suis moins convaincu. Signalons que, contrairement à ce qu'écrivait l'auteur, Febvre, *Teatro della Turchia* (1681), dit des Yézidis qu'ils ne maudissent pas le Diable qu'ils appellent Ange-Paon (p. 346-347) et que, dans les *Viaggi inediti* du P. Lanza, o.p. (1769), on définit les Yézidis: « Una specie d'Infideli che prestano al Diavolo qualche specie di venerazione » (Liv. II, c. XIII). — Mais les Yézidis ne sont pas les seuls Kurdes évadés de l'Islam, il y a encore les Kizilbash et d'autres sectes moins connues, comme les Shabak (cf. A. H. AL-SARRAF, *Al-Shabak, an extremist Sect in Iraq. Their origin, language, villages, beliefs, traditions and customs*. Baghdad, Al-maarif, 1954, 314 p., en arabe), les Sarli et les Chemsîyé. Mais il y a aussi les Ahl-ê Haqq ou fidèles de la Vérité, déjà bien étudiés par V. Minorsky et M. W. Ivanow et sur lesquels Moh. Mokri apporte de nouvelles lumières. Perle, Pierre Noire, Secret indicible, voilà des éléments qui se trouvent un peu partout dans le monde mystique oriental, bien que les Yézidis soient d'ascendance sunnite,

tandis que les Ahl-ê Haqq sont plutôt des chiïtes extrémistes. Le texte inédit de *Dewra-y Waçâwar* ou Assemblée au sujet de la Pierre Noire, édité, traduit et commenté par M. Mokri (p. 394-424) provient d'un original écrit en gourani. Les autres textes, publiés en persan sans traduction, sur la Pierre Noire et le Document secret sont, l'un extrait inédit de *Saranjâm*, l'autre provient du recueil édité par M. W. Ivanow en 1953. Mais ces textes sont précédés d'éclaircissements très intéressants sur les théories et les pratiques de cette secte véritablement secrète. Nour Ali Ilahi, chef de la *Tariqa* des Ahl-ê Haqq en Iran, a donné un bref commentaire (20 pages) du Coran en kurde, dans *Kurdistan* (n° 155-158). Ce même périodique a publié également des études et des poèmes mystiques consacrés à Ali, sous le titre *Kanz al 'Irfân*, Trésor de la Connaissance, par HAYRAN ALI SHAH, pseudonyme de Mir Mohamed Salih Heseni Nî'met Allah.

Mon article sur la religion des Kurdes se terminait par ce que l'on pourrait peut-être appeler des survivances païennes (p. 126-134), à savoir, des pratiques superstitieuses des femmes: présages, mauvais œil, voyages; des croyances aux *jinn* et *pêri*, aux revenants et aux rêves, aux animaux sacrés, aux plantes mystérieuses, comme la mandragore, aux phénomènes naturels: orages, pluies, etc.; des pratiques: cercle magique, ou encore culte du soleil, du feu, des forces de la nature.

IV

ÉTUDES LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES

1. — ÉTUDES DE LA LANGUE KURDE.

D. N. MACKENZIE, *The origins of Kurdish*, in *Transactions of the Philological Society*, 1961, p. 68-86.

Cf. HARTMUT BECKERS, in *Kurdish Facts*, 1961/3 (n° 15), p. 12-13.

D. N. MACKENZIE, *The language of the Medians*, *BSOAS*, vol. XXII, part 2, 1959, p. 354-355.

Cf. V. M., *Le plus ancien texte en kurde*, in *Bulletin du Centre d'Etudes Kurdes*, n° 10, janv. 1950, p. 8-10.

D. N. MACKENZIE, *Kurdish Dialect Studies*, in *London Oriental Series*, vol. 9, Oxford Univ. Press, 1961, xxi, 247 p.

Cf. THOMAS BOIS, *Études récentes de Philologie kurde*, in *BiOr.* XIX, 1/2, jan-maart 1962, p. 14-17.

CEGERXWIN, *Awato destura manê kurdî*, Éléments de grammaire kurde, Bagdad, 1961.

K. K. KURDOEV, *Kurdsij jazyke*, Langue kurde (en russe), Moscou, 1961, 82 p.

- I. I. TCHERMAN, *Oçerki kurdskoj grammatiki*, Esquisse de grammaire kurde (en russe), Moscou, 1964, 240 p.
- L. A. PIREVKO, *Sur les violations de la construction passive dans la langue kurde* (en russe), in *Iranskij Sbornik*, Recueil iranien pour le 75^e anniversaire du Prof. I. I. Zarubin, Éd. des Littératures orientales, 1963, 256 pages, p. 130-138.
- I. I. TCHERMAN, *Note sur la phonétique kurde, sur le passage de l'assimilation du s en u*, *ibid.*, p. 159-163.
- Ç. N. BAKOEV, *L'accent dans le langage des Kurdes de Turkménie*, *ibid.*, p. 166-172.
- CEGERNIEN, *Ferhenga Kurdi*, Dictionnaire kurde, en caractères arabes, vol. I, Bagdad, 1962, iv, 320 pages.
- Kurdish Language familiarization course*, published by Educational Services, Washington, 6, D.C. May 1961. Deux disques 1059/1060 et une brochure *Kurdish Language familiarization Manual*, iv, 36, 2-e pages.

On m'a passé tout récemment une petite brochure turque anonyme, déjà ancienne (1931), éditée à Ankara, T. O. Matbaası (75 pages) et intitulée *Taınak-Hoybun*, où l'auteur traite des relations révolutionnaires entre les Arméniens sociaux démocrates du Parti Tashnaq et les nationalistes kurdes du Parti de l'Indépendance ou Khwaboun. Cela ne nous intéresse guère ici. Mais, au cours de son exposé, l'auteur comme beaucoup de ses compatriotes s'efforce de démontrer que le phénomène kurde n'existe pas. Pour cela il s'appuie sur ce qu'il considère comme fait, à savoir qu'il n'y a pas de langue kurde à proprement parler et, par conséquent, qu'il ne peut avoir non plus de peuple kurde. Ce que l'on appelle langue kurde, écrit-il (p. 58-61), compte 8528 mots. Admirens cette précision, mais notons que le dictionnaire kurdo-russe de Kurdoev, publié à Moscou en 1957, en donne environ 30.000. Or dans ce total de 3528, il y a 3.000 mots purement turcs, 2000 turco-arabes, 1240 zint (?), 1030 turco-farsi, 370 ancien pehlevi, 300 kurdes, 220 arméniens, 108 chaldéens, 200 géorgiens, 60 tcherkesses... On ne peut donc pas dire qu'il existe une langue vraiment kurde. Ce raisonnement, si raisonnement il y a, pourrait, on s'en doute, se retourner contre l'originalité de la langue turque elle-même et donc contre l'originalité du peuple turc. En effet, tout à fait par hasard, ouvrant le n° 20 de la revue turque *Bariş dünyası* (ocak, janvier 1964), je tombe sur le premier paragraphe de 7 lignes de la page 654. On y relève 33 mots, parmi lesquels 17, donc plus de la moitié, sont étrangers, dont 14 arabes et 3 français. Dans la revue des voyages, n° 51, hiver 1963, Spécial Turquie, on peut lire, p. 60: « Il se trouve en effet que beaucoup de ces mots (5000 dit-on) ne sont que des mots français écrits phonétiquement à l'aide des lettres spéciales de l'alphabet turc. » Et on nous donne quelques exemples ahurissants, comme *Konkuripik*, concours hippique, *kudfer*, coup de fer, *Luikenz*, Louis XV. Mais qu'est-ce que cela prouve? Faut-il en conclure

que la langue turque n'est qu'une macédoine de mots hétéroclites? De même la langue kurde existe bel et bien. Mais on peut parfaitement se poser la question de son origine. Tout d'abord où situer le kurde parmi les différentes langues iraniennes dont il fait indubitablement partie? C'est ce que veut nous apprendre D. N. Mackenzie dans un article où, faisant appel à sa connaissance des dialectes iraniens, tant dans le domaine de la phonologie que de la morphologie et de la syntaxe, aboutit à des conclusions auxquelles on ne s'attendait guère: le kurde n'est pas un dialecte iranien nord-occidental, comme le zaza et le gorani, et ne peut donc être le successeur de la langue mède. Des migrations successives des Kurdes, à des dates inconnues, peuvent seules expliquer la situation géographique actuelle du kurde, iranien sud-oriental, comme le balotchi et le persan. C'était pourtant une tradition bien ancrée chez beaucoup que le kurde d'aujourd'hui était la langue des anciens Mèdes, tradition ancienne même chez les Arméniens, comme on va le voir.

En effet, en 1937, le professeur Abouladzé découvrit à la bibliothèque du patriarcat arménien d'Etchmiadzin un manuscrit arménien du XV^e siècle, copié sous les auspices de l'historien Thomas de Metsop († 1446). Ce manuscrit, décrit par le professeur Chanidzé à Tiflis, en 1938, contenait, outre différents alphabets, dont l'alphabet inconnu des Albanais du Caucase, une prière chrétienne en sept langues différentes, y compris la « langue des Mar », ou Mèdes, nom qui, en arménien, désigne les Kurdes.

Ce texte, d'après Minorsky, remonterait à l'année 1400 ou peut-être même avant et serait ainsi le texte kurde le plus ancien qui nous soit parvenu. Je sais bien que certains Kurdes d'aujourd'hui attribuent une date plus ancienne (X^e s.) au poète Ali Termouki, par exemple, mais c'est là une affirmation qui ne repose sur aucune base sérieuse. Le grand poète classique, Melayê Cezri lui-même (1407-1481) est donc lui aussi postérieur à notre texte.

Mais revenons à notre prière. On comprend qu'elle ait été traduite en plusieurs langues, car elle n'est autre que le Trisagion, utilisé dans la messe de toutes les liturgies chrétiennes orientales et même, en grec, dans l'office du vendredi-saint dans le rite latin. Dès le V^e siècle, en Asie Mineure, et sans doute à Constantinople, le cortège d'entrée de la messe s'accompagnait du chant de l'hymne: *Agios ô Theos, Agios ô ischros, Agios ô athanatos, eleison imas*. C'était en fait une prière au Christ, dont on proclamait la divinité. Mais après le Concile de Chalcédoine (451), dans le patriarcat d'Antioche, on précisa « qui as été crucifié pour nous », *ô staurotheis di imas*. Les Orthodoxes rejetèrent cette incise comme suspecte de monophysisme. Dès lors l'hymne du Trisagion est adressée par les

Orthodoxes à la Trinité tout entière (cf. I. H. DALMAIS, *Les liturgies d'Orient*, Fayard, 1959, p. 68).

Le texte de notre manuscrit arménien contient l'incise, puisque les Arméniens sont monophysites:

Paqij Xwedê, Paqij zexim, Paqij vèmerk

Koi hatî xagê ji ker me,

Rehmetê me!

Mackenzie fait quelques remarques pertinentes sur ce texte, en particulier sur la forme passive du verbe, avec l'auxiliaire *hatin*, dans le kurmandji du nord. Contrairement à Minorsky, il traduit *aşkarma*, non point « par (ta) miséricorde », mais « for us ». Mais il ne dit rien du mot *vèmerk*, qu'il traduit par immortel et qui est le persan *bé-merk*, mais non kurde. Dans certains dialectes du nord, le B se prononce V, par ex., *bavo* au lieu de *babo*, mais je n'ai jamais vu que la préposition privative *bê* se prononçât parfois *vê*... !

Quoi qu'il en soit, dans notre manuscrit, cette prière est traduite en grec, syriaque et géorgien, qui sont des langues liturgiques des peuples chrétiens. Mais elle est traduite également dans la langue de peuples voisins musulmans: persan, arabe, turc et kurde. Peut-on supposer dans ce fait une arrière-pensée de prosélytisme chez le moine arménien qui l'a traduite et transcrite? En tout cas, ce Trisagion si célèbre serait chanté en arabe: « *Kadoos Allah, Kadoos al-Kawi, Kadoos ilezi la iemoot, erhamna* », tous les jours à minuit, par le muezzin du haut du minaret de la mosquée de Zachariah à Alep. Cette mosquée en effet est une ancienne église. Lorsqu'elle eût été transformée en mosquée, lors de la conquête de la ville par les Musulmans, le premier muezzin qui en appela les fidèles à la prière tomba de la tour et se tua. Le second mourut de même de mort violente. Son successeur pria donc le saint chrétien de l'épargner. Ce qui lui fut accordé, sous la condition qu'il crierait en arabe le Trisagion une fois par jour. Depuis lors, ses successeurs ne manquent pas de s'exécuter, mais en se mettant la main sur la bouche, de sorte que les auditeurs ne distinguent pas très nettement cette invocation à la sainte Trinité. C'est du moins ce qu'affirme CUTTS, *Christians under the Crescent*, 1876, p. 46, sv, cité par F. W. HASLUCK, *Christianity and Islam under the Sultans*, 1929, I, p. 24-25. Mais s'il est vrai que la construction de cette mosquée font commencée par les Mirdasides, au début du XI^e s. cette histoire paradoxale tombe d'elle-même. (cf. F. M. PAREJA, *Islamologie*, Beyrouth, 1964, p. 1027).

Fermons cette parenthèse. La grammaire kurde a de nouveau été étudiée par plusieurs savants soviétiques qui, dans le Recueil

iranien cité, se sont penchés sur quelques points particuliers de phonétique, d'accent et de syntaxe. Mais Kurdoev, dans la Collection des Grammaires orientales, nous a donné, en russe cette fois, un résumé de la grammaire. Il commence par un petit historique et cite les ouvrages antérieurs, depuis Garzoni (p. 7-10). Après la phonétique (p. 11-15) et la formation des mots (p. 15-19), il aborde la morphologie (p. 19-66). Contrairement à ce qu'il avait écrit dans ses manuels précédents, mais conformément à certaines de mes critiques, il n'admet plus que trois cas dans la déclinaison (p. 23) : cas direct, cas oblique et vocatif. Les postpositions *va*, *da*, *ra*, qu'il rattache, je ne sais pourquoi, au mot précédent, servent aussi à exprimer les cas compléments (p. 25). Je n'ai pas compris ce que certains adjectifs dérivés comme *darin*, *zekeri*, *fileki*, *simitoki*, venaient faire page 29. Est-ce qu'on a vraiment affaire à des préfixes, même inséparables, page 41, *ni-*, *bi-*, *a-*, *te-* ? Ne s'agit-il pas plutôt de syllabe appartenant au radical même des verbes ? De même l'emploi de certains préfixes composés, par ex., *serda*, *serra* (p. 44-45) me semble spécial aux Kurdes soviétiques. Dans les conjugaisons, l'auteur a indiqué les formes utilisées dans le kurmanci et aussi celles du sorani. Bref nous avons là, malgré tout, un bon petit manuel qui se termine par deux textes assez courts, traduits et expliqués (p. 73-79) suivis d'une bibliographie.

L'ouvrage de Tsukerman ne ressemble en rien à celui de Kurdoev. L'auteur est un spécialiste de la grammaire kurde qu'il a étudiée en de nombreux articles depuis 1933 au moins. Ses études sont toujours analytiques et très fouillées. Celle-ci d'ailleurs est la suite de travaux antérieurs sur d'autres parties de la grammaire, sur le substantif, par exemple (1950, 1956), car il passe en revue les différentes parties du discours et les étudie à fond. Cette esquisse se borne donc à l'étude du verbe et se divise en trois parties. D'abord un historique des systèmes verbaux rencontrés chez les autres grammairiens (p. 5-75) : Lerch, Rhea, Justi, Egiazarof, Socin, Jardine, Khatchatourian, Djindi, Orbeli, Kurdoev, Bedir-Khan, Bakaev, etc. On insiste sur les travaux d'Avaliani de Samarkand (p. 47-75). Une deuxième section, morphologique (p. 76-127) traite plus spécialement de la formation des verbes. La syntaxe des propositions est exposée dans la troisième section (p. 128-235). Quand et comment utiliser correctement, tant dans les propositions indépendantes que dans les propositions subordonnées, le futur, le conditionnel ou optatif, le subjonctif sous ses deux formes ? Tout cela est appuyé sur de nombreux exemples empruntés pour la plupart aux ouvrages de Djindi : *Beyraqa sor* (1932), *K'oroğlu* (1953), *Folkloru kurmanca* (1957), *Zmanê dê* (1958), *H'ik'yatêd cîma' ta k'ördî* (1959); de Kurdoev : *Gramatika* (1949, 1956), *Eysê*, *Hodax* (1950), *Ferheng*

k'urdi-risi (1960); de Chamilov *K'ördéd Elegezé* (1957), *Berbang* (1958), *Jiyina Bextewar* (1959) et de nombreux textes manuscrits recueillis par le même. On y constate d'ailleurs la simplicité, pour ne pas dire la pauvreté, de la syntaxe chez ces écrivains pour qui, par exemple, la conjonction *weki*, que, sert à introduire les propositions complétives et les subordonnées de toutes les catégories. J'ignore la nomenclature grammaticale russe, mais j'ai l'impression que notre grammairien forge des expressions qu'on ne trouve même pas dans le dictionnaire. Ce travail n'en est pas moins intéressant et instructif. On n'en regrette que davantage la mauvaise impression du texte, où de nombreuses lettres n'apparaissent pas, du moins dans l'exemplaire que j'ai entre les mains.

J'ai dit ailleurs tout le bien que je pensais du travail fondamental de D. N. Mackenzie. C'est une étude comparative approfondie des différents dialectes kurdes d'Irak, basée sur le vocabulaire, la prononciation, les formes grammaticales. C'est en fait une double grammaire complète qui nous est ainsi offerte.

Je ne connais que par ouï-dire la grammaire de Cegerxwin. Mais imprimée à Bagdad en caractères arabes, je me demande quelle en sera l'utilité pour les Kurdes de Syrie, de Turquie et d'ailleurs qui parlent kurmanci. Et que dire du dictionnaire du même auteur, imprimé lui aussi à Bagdad, du temps de Kassem. Il ne va d'ailleurs que jusqu'à la lettre *djim* incluse. Sera-t-il jamais terminé ? Le moins que je puisse dire de ce dictionnaire, c'est qu'il m'a profondément déçu. Je m'attendais à mieux de la part d'un tel maître. Plusieurs Kurdes de Syrie ont eu la même impression. Et d'abord l'utilisation des caractères arabes est un recul. L'auteur écrit un mot, par ordre alphabétique, en donne la définition en kurde, l'introduit dans une phrase ou une expression courante et finalement donne son équivalent en arabe. L'idée est excellente, la réalisation laisse beaucoup à désirer. En effet, les définitions ne sont souvent que de simples tautologies, les exemples simplistes, les explications parfois ridicules. A l'occasion, l'auteur nous dit que tel mot est employé aussi en turc, comme *tepe*, ou en arabe, comme *tar*, mais il avoue en ignorer l'origine. Une foule de mots étrangers n'ont rien à voir dans un dictionnaire kurde, par exemple, *pardon* (p. 146) ou *pinsa*, pince (p. 149), etc. pas plus que certains noms propres de lieux, de villages, de tribus, ou même de personnages célèbres, comme Tagore (p. 191). On accepterait tous ces noms-là, à la rigueur, si du moins ils étaient accompagnés de certaines explications. Mais à quoi sert de dire : village kurde, ou tribu kurde, si on ne nous dit pas où se trouve ce village, quelle est son importance. Dire de Tagore que c'est un poète hindou célèbre, sans en indiquer l'époque, c'est perdre son temps... Avec cela trois grandes

pages d'errata (p. 318-320). Ce travail demanderait une refonte complète.

On peut se demander à qui serviront les deux disques publiés aux U.S.A. sur la langue kurde. Ils sont destinés, je suppose, aux officiers et soldats américains appelés en Turquie pour y encadrer ou former l'armée, dans laquelle de nombreuses recrues ignorent le turc et ne parlent que leur kurde natal lorsqu'elles arrivent à la caserne. Mais beaucoup de ces jeunes paysans ne doivent guère savoir ce qu'est un bureau de poste et un timbre et n'avoir vu de train que celui qui les a amenés au régiment. Qu'on leur parle donc de choses plus adaptées à leur vie de montagnards. Avec un tel manuel en poche, le militaire américain perdu dans un village risque fort de ne pouvoir se débrouiller. Je ne connais pas l'expression *tuxudê*, employée à plusieurs reprises dans le sens de: Veuillez, please.

2. — ESSAIS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

E. MCCARUS, *Kurdish Language Studies*, in *M.E.J.*, Summer 1960, p. 325-334.
Trad. turque: DOĞAN KILIC ŞİHHESENANLI, *Kürtlerin Menşei ve Kürt dili incelemeleri*, Origine des Kurdes et études de langue kurde, Istanbul, 1963, 60 pages.

ORDJANE CELIL, *Sur quelques questions concernant le génie créateur du peuple kurde*, in *Journ. d'Hist. et de Philologie de l'Acad. d'Arménie S.S.R.*, 1960, n° 4, p. 196-208; *Canevas historique de l'épopée héroïque: Le-Khan-au-bras-d'or*, in *L'Estetia de l'Acad. des Sc. d'Arm. S.S.R.*, 1960, n° 10, p. 53-64; *L'épopée héroïque kurde du « Khan-au-bras-d'or » (Dimdim)*, Leningrad, 1961, 20 p. (tout cela en russe); *Eposa emae'ta k'ordaya merxasid: Xanê Çengzer'in*, L'épopée héroïque du peuple kurde: Le Khan-au-bras-d'or, in *Reya Taze*, n° 1268/40, 18 mai 1961; *Xezna emae'ta xweze zêr'in berevkin*, Diffusons les trésors de notre peuple, *ibid.*, n° 1443/72, 4 janv. 1963.

MIRAELE REŞID, *Ç'ir'okêd k'ordî*, Histoires kurdes, in *Reya Taze*, n° 1095/75, 17 sept. 1959; *Poetîya yanê*, *ibid.*, n° 1115/95, 26 nov. 1959; *Çend gili derheqa hinek şîrêda*, Quelques remarques à propos de certains poèmes, *ibid.*, n° 1119/99, 10 déc. 1959; *T'êma dostiya emae'ta nava lîteratûra k'ordaya sovîetîda*, Le thème de l'amitié des peuples dans la littérature des Kurdes soviétiques, *ibid.*, n° 1366/34, 29 avril 1962.

E'MERIKE SERDAR, *Nema vekîrî Şayîr Qaçaxê Mirad ra*, Lettre ouverte au poète Qaçaxê Mirad, *ibid.*, n° 1111/91, 12 nov. 1959; *Destanîn û kêmasîd k'it'êbeke*, Qualités et défauts d'un livre, *ibid.*, n° 1391/59, 26 juil. 1962; *Çend pîrs derheqa satîra û hûmorêda*, Quelques questions à propos de la satire et de l'humour, *ibid.*, n° 1399/67, 28 août 1962; *Opêrk janra lîteratûra çahîla*, L'essai, genre de la jeune littérature, *ibid.*, n° 1404/72, 9 sept. 1962; *Sîfêta mericê l'ezs nava lîteratûra k'ordaya sovîetîda*, Portrait de l'homme nouveau dans la littérature des Kurdes soviétiques, *ibid.*, n° 1409/77, 27 sept. 1962; *K'it'êba ko l'ezs r'onayî dîtîl*, Livre nouvellement paru, *ibid.*, n° 1431/99, 13 déc. 1962.

M. A. XAZNEDAR, *Kes û qafiyet le şîrî kurdîda*, Ryhime and rethem (sic, lire):

Rhyme and Rhythm in Kurdish Poetry, Baghdad, 1962. x+x 62 pages.
Kurdistan (Teh.), n° 197/43, 27 fév. 1963.

THOMAS BOIS. *Littérature kurde*, in PAREJA. *Islamologie*, Beyrouth, 1964, 1150 pages, p. 957-967.

Avant de nous lancer dans la revue des œuvres littéraires proprement dites, arrêtons-nous quelques instants sur certains essais de critique. Je n'insiste pas sur l'article de McCarus qui récapitule les travaux parus antérieurement sur la langue kurde. Sa traduction en turc manifeste l'intérêt des Kurdes de Turquie pour tout ce qui touche à leur originalité.

Ordikhan Djalil est le fils de Djasim Djalil. Il promet, car il entre dans la carrière littéraire par la voie de la critique. Dans son premier article, il rappelle les ouvrages de Lerch, Marr, Minorsky, etc. sur les Kurdes et leur langue (p. 196-198), signale les principales éditions ou études de textes folkloriques dues à Jaba. Prim, Socin, Makas, von Lecoq, Djindi, Avdal, Lescot, Mokri, Bois, etc. (p. 198-202). Il dégage alors les diverses formes que revêtent les écrits populaires kurdes et donne des exemples de chaque espèce (p. 203-207). Voici ces différentes catégories: 1° chants lyrico-épiques; 2° chansons de travail (*mijûli*), mais n'en donne aucun exemple; 3° contes (*h'ikyat*), avec leurs trois variétés: contes de mœurs, contes magiques et contes d'animaux; 4° chansons de bergers (*k'îlamê fivantiê*); 5° histoires d'étrangers (*xerîbok*); 6° chansons d'amour (*k'îlamê bengîtiê*); 7° chansons sur la nature (*k'îlamê l'ebi-yetê*); 8° berceuses (*lendikok*); 9° chansons de danses (*k'îlamê gozenda*); 10° chants de deuil (*k'îlamê şînê*); 11° chansons enfantines (*k'îlamê zarua*, non *larua*); 12° chants historiques et de bravoure (*k'îlamê mera*); on en cite qui célèbrent la révolte de M. M. Barzani en 1944-1945 ou la Révolution d'Octobre; 13° proverbes et sentences (*met'elok û gotinok*); 14° énigmes et devinettes (*têdêrxistinok û xîngotinok*). Dans le second article, l'auteur situe l'épopée de Dimdim et de son héros Tcheng Zérin Khan dans leur contexte historique, surtout d'après les travaux de H. H. Mukriani et de M. Amin Zaki. Enfin son troisième article en russe est une synthèse en cinq brefs chapitres. Le 1^{er} (p. 4-5) remet l'épopée dans le cadre général du folklore; le 2^e (p. 5-8) rappelle les textes connus; le 3^e (p. 8-11) a pour but de replacer le poème dans son milieu historique; le 4^e (p. 11-16) étudie le caractère social de l'aventure; enfin le dernier chapitre (p. 16-19) traite de la langue et du style.

Les autres articles de O. Djalil ont paru dans *Roya Taze*. Ce bi-hebdomadaire a publié en effet quelques essais de critique littéraire. Je n'en ai relevé que ceux qui m'ont paru les plus intéressants, parce qu'ils ne se contentent pas de faire un éloge béat des œuvres

analysées, mais en montrent aussi les lacunes et les défauts qui parfois sont vraiment énormes. Il ne suffit pas d'écrire, en effet, encore faut-il écrire correctement. Il ne faut pas non plus confondre faire des vers, rimait et être poète. M. Rachid est lui un vrai poète. Il a donc le droit d'être exigeant. Dans ses quatre articles cités, il constate, par exemple, que parmi les 39 histoires kurdes traduites en russe, certaines le sont vraiment mal; il fait un abattage en règle du recueil de poésies de Assad où on ne trouve, dit-il, « ni rythme, ni sonorité, ni fluidité de style »; il passe en revue et critique au passage les poèmes publiés dans la revue en 1959; enfin il fait remarquer que l'amitié entre les peuples est un thème favori de la littérature soviétique en général et kurde en particulier.

A. Serdar se dit quelque part professeur de littérature kurde. Il le mérite et, si j'ose dire, il connaît bien son métier. C'est un vrai critique littéraire. Il a du goût, même du talent. Je suis persuadé que les jeunes écrivains kurdes arriveraient à de bien meilleurs résultats s'ils mettaient en pratique les excellents conseils qu'il leur donne. Il est assez sévère pour certaines œuvres, par exemple, *Şewq* de Q. Mirad, *Keskesor* de U. Beko, *H'êb û Xebat* de Nouri Hizani. Il faut avouer qu'il a bien raison. Mais son propre vocabulaire me fait penser à celui du jeune prédicateur encore peu dégagé des mots philosophiques ou théologiques des cours qu'il vient à peine de terminer. Ainsi Serdar. Son style est encore trop livresque et encombré de termes techniques littéraires qui n'ont rien de kurde, comme réaliste, sujet, rhétorique, devise, document, paysage, dialogue, principe, auteur, etc...

La brochure de Khaznadar mériterait qu'on s'y arrêtât davantage. J'espère le pouvoir faire en une autre occasion. L'auteur insiste beaucoup sur le rythme (p. 1-55), mais ses vingt premières pages sont bien superficielles; puis il étudie la rime (p. 56-64). De nombreux exemples tirés de poètes anciens ou modernes illustrent la théorie. Je souhaite de tout cœur que les poètes d'Arménie soviétique, même les plus chevronnés, lisent et méditent ces pages et surtout qu'ils en tirent profit. Cela limitera, j'espère, le nombre des répétitions et des platitudes qu'ils nous offrent trop souvent.

La cause kurde — et la poésie — ont beaucoup perdu par la mort du grand poète kurde irakien Goran, décédé le 21 décembre 1962. L'hebdomadaire *Kurdistan* de Téhéran lui consacra tout un numéro commémoratif. Plusieurs poètes kurdes d'Iran le célébrèrent en des strophes émues, ainsi Azad de Bokan, Arêz de Sina, Chataw de Mariwan, ainsi que Kamuran. Voici un bref résumé de la vie et des œuvres de ce poète nationaliste. De son vrai nom Abdullah Suleyman, Goran était né à Halabja en 1904 ou 1905. C'est dans son village natal qu'il s'initia à la lecture du Coran et

à l'étude de la langue turque. En 1921, il entre pour un temps à l'école des sciences de Kirkuk. Dès 1933, il compose en vers le récit, en petits tableaux, d'un *Voyage en Hewraman*. Il cultive la poésie dont il renouvelle le genre, car il était partisan et artisan des vers libres, comme il l'était aussi de la liberté des idées et de la vie. Il publia ainsi quelques recueils de poésies: *Behest û Yadgar* (1950), *Firmisk û Honer, Yadgarê Lawan*. En 1953, il traduisit en kurde des morceaux choisis, *Helbijarde* d'auteurs étrangers, comme Paul Burcke, Catulle Mendès, Oscar Wilde, Anatole France, etc. Pour le festival de la Jeunesse à Bucarest, il écrivit *Message du Peuple kurde* (trad. arabe, Beyrouth, 1954, 15 p.) où il évoqua la Colombe de la Paix de Picasso. La révolution de 1958 le trouva en prison où l'avaient conduit ses idées jugées trop avancées. Il y écrivit: *14 juillet en prison* (25 vers), écrit au bruit des manifestations populaires de cette journée historique et que publia *Kurdistan*, Bulletin des étudiants kurdes d'Europe, n° 4, avril 1959, p. 12. Goran fut nommé par la suite professeur de poésie et de littérature kurde à la section kurde de l'Université des Lettres de Bagdad. Plusieurs de ses poèmes, dont l'émouvante *Rose ensanglantée*, ont été traduits en arabe par Mme Rauchan Bedir Khan dans ses *Pages de littérature kurde* (Beyrouth, 1954, 71 pages).

Invité à rédiger la notice sur la littérature kurde dans l'édition française de cette encyclopédie abrégée de l'Islam qu'est l'*Islamologie* du P. Pareja, j'ai essayé d'en donner un tableau d'ensemble en passant en revue le classicisme des premiers siècles, l'éveil patriotique, le renouveau littéraire d'après la guerre de 1914-1918. J'ai insisté aussi sur les prosateurs, tout en regrettant la place insuffisante de la prose chez les Kurdes soviétiques. Roman et théâtre sont aussi pratiquement inexistants. Cette notice, qui ne sort des presses que maintenant, avait été rédigée dès l'automne de 1959 et revue en mars 1962.

3. — ÉDITIONS DE TEXTES KURDES.

Pour mettre un peu d'ordre dans cette section, nous considérerons d'abord les anthologies; les poètes anciens et modernes; les textes et études folkloriques; enfin les traductions. Une première constatation s'impose. La presque totalité des travaux parus ces dernières années provient d'Arménie soviétique. Je n'ai à ma disposition aucune œuvre littéraire du Kurdistan irakien. Je sais bien que les événements militaires qui s'y sont déroulés ne favorisent guère l'édition. Autre constatation décevante. Dans toute la production soviétique, quelques rares pages en prose. J'ai rendu compte ailleurs (*L'Afrique et L'Asie*, 1963, 3^e trim., n° 63, p. 50-53) des ouvrages de E. ŞAMİLOV, *Berbang*, L'aube, Erivan, 1958, 177 p. et

de K'OR'È K'ORD, *Higyarbûn*, Le réveil, Ériwan, 1960, 221 pages.

a) *Anthologies* :

CASIMÉ CELİL. *K't'êba xwendina lîteratûrî, bi zîmanê kormancî bona dersxana V-VI*, Ériwan, 1955, 134 p.

CASIMÉ CELİL. *K't'êba lîteratûrî ye xwendinê, bona dersxanê V-VI*, Ériwan, 1961, 142 p.

QAÇAXÊ MIRAD, CASIMÉ CELİL. *Efrandinê nîsk'arê k'ordê Ermenîstanê Sovîetî*. Ériwan, 1961, 274 p., relié.

Le premier de ces recueils est déjà ancien, mais il ne m'est parvenu qu'après mon article de 1959 et il permet la comparaison avec les deux ouvrages suivants. Sauf le troisième, ce sont des livres destinés aux élèves de 5^e et de 6^e années, ce qui correspond, je crois, à la classe du certificat. Quand on voit la façon soignée dont sont présentés, en France par exemple, les livres scolaires, on est bien forcé de constater que, tant pour le papier, les illustrations, les notices biographiques et littéraires, les petits Kurdes d'Arménie soviétique sont assez mal servis. Pourtant Djalil a fait un effort. Son anthologie de 1955 comporte plusieurs sections. D'abord des textes folkloriques (5), p. 5-26; puis la traduction kurde de textes classiques russes et arméniens du XIX^e et XX^e siècles, p. 29-78. Nous avons ainsi trois extraits de Pouchkine et respectivement un d'Abouïan, de Nalbandian, de Prochian, de Isahakian, de V. Papazian; deux de Chevtchenko et trois de Hov. Toumanian. Une troisième section présente des auteurs soviétiques, p. 81-121, à savoir M. Gorki, V. Mayakovsky, A. Fadéev, E. Tcharentz, N. Ostrovsky et D. Demirdjian. Le recueil se termine par quelques œuvres des poètes kurdes contemporains où nous retrouvons ce qu'on pourrait appeler le « Club des Anciens », c'est-à-dire H. Djindi, A. Avdal, Dj. Djalil lui-même, W. Nadir, Tch. Gendjo, U. Beko et Q. Mirad. Bref nous avons un ensemble de 25 morceaux de poésie contre seulement 13 morceaux en prose. Une des innovations de ce recueil, c'est qu'on y trouve un portrait de la plupart des auteurs cités, avec l'année de sa naissance et celle de sa mort, le cas échéant. C'est peu comme renseignement, mais c'est mieux que rien.

L'édition de 1961 reprend le même plan que celle de 1955. Neuf textes folkloriques (p. 3-21); traduction d'auteurs soviétiques (p. 22-81) où apparaissent les noms nouveaux d'Aghayan, Djam-boul, A. Bakouns, M. Ibrahimov; enfin les auteurs kurdes (p. 82-139), dont un ancien Feqiyê Teyran (p. 82-86). A. Chamilov nous revient et aussi quelques figures nouvelles: M. Assad, M. Rachid, A. Abdulrehman, Ch. Hasan, S. Ibo, Djardo Assad et Férik Adari. Mais on ne nous donne plus la date de naissance des auteurs kurdes. Il faut pourtant signaler une nouveauté. Pour la première fois,

Djalil, qui a préparé cette anthologie, y a intercalé quelques notices explicatives sur les différents genres rencontrés dans le folklore. D'abord sur le folklore en général (p. 5-7), sur les chansons populaires (p. 7-8), les contes (p. 9-10), les proverbes et sentences (p. 16), les énigmes (p. 17), les épopées (p. 19). C'est un début. Mais pour que ces manuels scolaires soient vraiment instructifs pour les élèves, on devrait y trouver aussi quelques renseignements biographiques sur les auteurs, leurs différentes œuvres, la référence aux éditions. Il faudrait accompagner le tout de remarques grammaticales et littéraires. On formerait ainsi le goût des élèves, tout en leur donnant des notions d'histoire littéraire qu'ils ne peuvent dégager de la simple lecture de textes, souvent les mêmes d'une édition à l'autre, et sans aucun lien ni entre eux, ni dans l'ensemble de la littérature kurde contemporaine. J'estime aussi qu'il faudrait multiplier les textes en prose. Ici encore ils ne sont que sept contre vingt poèmes.

Le troisième recueil ne s'adresse plus à des élèves, aussi a-t-il un aspect plus engageant, dans sa reliure vert clair et son titre en lettres d'or. Cette fois, tous les auteurs cités sont Kurdes. Ils sont 23. On y retrouve d'abord le carré de la vieille garde: Djindi, Avdal, Djalil, Nadiri. Y reparaissent aussi des anciens de la première heure réveillés d'on ne sait trop quelle léthargie: Nouri Hizami, qui est d'ailleurs arménien, de son vrai nom Hovakim Margarian, n'avait plus rien publié depuis *Sebeqa sibê*, Le crépuscule du matin (1934), puis récemment (1963) son livret *H'êb û Xebat*, Amour et Travail, critiqué par A. Serdar. Et Mirazi qui, lui aussi, avait disparu de la circulation depuis 1935 avec *Zemanê çuyî*, Le temps passé. Dans l'intervalle, il avait pourtant composé des poèmes à la gloire de Staline. Ce ne sont pas ceux-là qui sont édités ici. Le voilà donc réhabilité. Mais le plus intéressant, c'est l'arrivée de la nouvelle vague: Chiko Hasan, Aram Tchatchan, Ordikhan Djalil, Fêrik Usiv, Karlén Tchatchan, Sihid Ibo, Simo Chamo, Djardo Assad. Nous retrouverons ces noms-là plus tard. Dans ce recueil de 270 pages, on n'en compte qu'une cinquantaine en prose, dues à Arab Chamilov (9), Hadji Djindi (14), Mourad Assad (16) et Ali Abdulrehman (15). Ce sont des extraits d'ouvrages de ces auteurs, mais on ne nous dit pas lesquels. De Chamilov nous connaissons *Şivanê Kurmanca* (1935), *Berêang* (1958) et *Jîyîna Bextewar* (1959). L'extrait: *Rojê çetin*, Les mauvais jours (p. 3-11) doit provenir de ce dernier livre. Djindi, outre ses nombreux ouvrages de classe: grammaires, dictionnaires, livres de lecture, recueils de folklore, a publié également *Sîva l'êze*, Le nouveau matin (1947) et *H'ik'yalêd cîma's'ta K'ordiê*, Histoires du peuple kurde (1959), d'où sont extraits sans doute les passages publiés ici: *De'wat betilî*, Noces remises (p. 13-19) et *Girêfûk*, Le nœud

(p. 19-26). C'est le récit émouvant et mouvementé du retour d'exil de Fêrik, frère de Noura Polatova, la première femme kurde universitaire en Arménie soviétique, précisément le jour projeté de son mariage. Djindi, à mes yeux, ne connaît pas l'orthographe, bien qu'il ait, hélas! composé un dictionnaire orthographique et sa langue est loin d'être parfaite. Dans cette histoire on a affaire à des anciens Yézidis, puisqu'ils boivent de l'arak, du vin et du « kontak ». Mais en ces 14 pages, le nom de Dieu, *Xûde*, revient en 14 expressions courantes et l'interjection arabe *Wellah!* par Allah, trois fois. Miro Assad est le rédacteur de *Reya Tazî*. Je ne connais aucune autre de ses œuvres en prose, s'il en existe. Son récit *Taê l'enê*, L'unique (p. 140-156) met en scène un jeune Kurde Alo pour qui ne compte que le travail. Même l'amour de sa fiancée Zerê doit se plier à ces exigences sociales, au grand étonnement évidemment des vieilles femmes qui n'ont pas encore tout à fait réalisé que la vie a changé depuis le temps des Soviets.

Ali Abdulrehman a composé *Xatê Xanim*. Dame Khatê (1959). Peut-être est-il aussi l'auteur de *Hîyarbûn*. Ici l'auteur dans un récit (*serhatî*), intitulé *Dê dilê hîzkîrî*, Deux cœurs aimés (p. 185-199), nous fait connaître les sentiments affectueux de deux jeunes gens instruits Mamo et Gulê, qui rejettent certaines coutumes anciennes et décident de travailler, malgré leurs diplômes, dans les kolkhoz, pour y instaurer la voie nouvelle du communisme. Mais pourquoi cette invasion de mots étrangers? arabes, comme *int'hama*, examen ou européens: diploma, institut, record, respublika, aspirantur, direksia, agronomia et j'en passe, tous mots qu'il serait si facile de donner en kurde. D'ailleurs c'est un reproche que l'on peut faire en général aux Kurdes soviétiques, dont la langue bientôt ne sera plus que du volapük. Leur vocabulaire accueille trop facilement des termes arabes ou turcs, et leur syntaxe et la construction de leurs phrases choquent souvent les Kurdes de Syrie, par exemple, qui les considèrent comme étrangères à la vraie langue kurde. Malgré ces défauts, ces quelques récits sont intéressants, car ils montrent l'évolution lente des mœurs et l'enthousiasme des jeunes.

Je n'en dirais pas autant des poésies du recueil. L'inspiration ne varie guère. On peut composer de bien méchants vers avec les meilleurs sentiments du monde: les plus beaux élans religieux et mystiques peuvent se dégrader en de plats cantiques à l'eau de rose; le plus sublime amour de la Patrie peut résonner en vers de mirliton; les plus hautes aspirations à une meilleure vie sociale s'abaissent en des poèmes raboteux; le culte le plus sincère à l'égard du Parti et de la Révolution tourne facilement à la routine et à la propagande qui lasse. Sur les 120 poèmes publiés, les sujets politiques dominent. Chacun y va de son couplet en l'honneur du

Parti, de Lénine, de l'Étoile Rouge, de la Révolution d'Octobre. Cela en devient fatigant. On célèbre aussi la Patrie, mais il s'agit, ou bien de la grande Patrie des Soviets qui a unifié tous les peuples des républiques sœurs, ou bien de l'Arménie. Dans toutes ces pages le mot Kurdistan n'apparaît pas une seule fois en tant que Patrie des Kurdes!

b) *Poètes anciens et modernes :*

Wêjê'î Kurdistan : Baba Tahir, Littérature du Kurdistan: Baba Tahir, in *Kurdistan* (Teh.), 39 numéros, du n° 25 (21 oct. 1959) au n° 69 (31 août 1960).

Le her gulzarê gulê, Roses de toutes les roseraies, *ibid.*, *passim*.

M. S. M., *Diwana Mela Perîsan-ê Lor*, *ibid.*, 11 numéros à partir du n° 59 (26 juin 1960).

ŞEX EHMED EL-ZEVENGÎ. *Al 'aqq al-jawhari fi sherh diwân al-shaykh al-Jizri*. Le collier de perles dans l'explication du Divan du Cheikh de Djézireh Qamishli. matba'a al-rafidayn, vol. I, 1377/1958, xvi, 440 p.; vol. II, 1378/1959, p. 441-943.

CASIMÊ CELIL, *Rojê min*, Mes jours, Ériwan, 1960, 166 p., relié.

ÇAÇANÊ MIRAD, *Şewq*, Rayons, Ériwan, 1959, 103 p.

MÎKAËLÊ REŞID, *Dilê min*, Mon cœur, Ériwan, 1960, 122 p., cart.

CERDOÛ ESED, *Şîyê û Poem*, Ériwan, 1959, 103 p.

KARLÊNE ÇAÇANÎ, *Ah'madê e'gît*, Ahmed le héros, Ériwan, 1958, 54 p.; *Gûl*, Les roses, Ériwan, 1960, 87 p., cart.

ORDUKANE CELIL, *Şîyê û Poem*, Ériwan, 1959, 115 p., cart.; *T'elî H'emze*, Le beau Hamza, Ériwan, 1963, 52 p.

Baba Tahir est certes un grand poète que les Kurdes revendiquent, mais qu'ils ne comprennent plus guère, à cause de sa langue plus ou moins archaïque. Mela Périchan, qui est Lour, est étudié également dans la revue *Kurdistan* qui, dans chacun de ses numéros, publie en outre des extraits des poètes anciens et modernes, constituant ainsi une véritable anthologie.

Cheikh Ahmed Zevengi, moufî de Kameshlié (Syrie) nous offre un travail du plus haut intérêt dans son édition du Divan de cheikh Ahmed Nichani, plus connu sous le nom de Mela Jizri ou Mollah de Djézireh, sur le Tigre. Ce poète classique est un des plus célèbres de la littérature kurde. Ses œuvres ont déjà été éditées par M. Hartmann, à Berlin en 1904; par Moh. Chafiq Arvasi Hesenîyé à Istanbul en 1922 et, partiellement et en caractères latins, par Qadri Djamil Pacha, dans *Hawar*, du n° 35 (12 nov. 1941) au n° 57 (15 août 1943). Des notices biographiques lui ont été consacrées, soit par Herekol Azizan, dans *Hawar*, n° 33 (1^{er} oct. 1941), p. 7, soit par Tawûzparêz (R. Lescot) qui a donné, dans *Hawar* également, n° 35 (12 nov. 1941) la traduction française de quelques ghazals; soit surtout par A. Sadjadé, dans son *Histoire de la Littérature kurde* (1952), p. 155-179.

L'éditeur nous donne d'abord (p. i-vii) les raisons de cette nouvelle édition, puis, dans une longue introduction (p. vi-xvi), discute de la vie, de l'époque du mollah et de l'authenticité de certaines pièces. Il entreprend alors son travail. Les pages sont divisées en deux parties. Dans le registre supérieur nous est donné le texte kurde en gros caractères arabes. Dans le registre inférieur, en caractères d'un œil plus petit, on trouve de deux en deux vers: 1° la traduction arabe mot à mot; 2° une traduction globale large de la phrase; 3° enfin une commentaire mystique. Mais l'éditeur s'attachera plutôt au sens *zâhir*, exotérique ou extérieur, plutôt qu'au sens *bâtin*, ésotérique ou allégorique, car, avoue-t-il, il n'est pas bon cavalier en ce champ de courses. Il s'inspire dans ses commentaires des enseignements de cheikh Mohamed Ziya ed-din, surnommé Hesret el-thani et aussi de cheikh Ahmed al-Khaznawi qui fut son *mourched*. On connaît l'importance du divan du mollah de Djézireh dans la formation des lettrés kurdes. Il est toujours lu et commenté dans les écoles coraniques du Kurdistan. Cette très belle édition en facilitera l'étude. Ces deux volumes sont les mieux présentés et les plus parfaitement imprimés des ouvrages kurdes que j'ai vus depuis longtemps. Je n'aurais jamais cru qu'un imprimeur de Kameshlié, où j'ai vécu plusieurs années, était capable de mieux imprimer que les presses gouvernementales de Bagdad.

Avec les éditions soviétiques nous revenons aux poètes contemporains. Les trois premiers sont des anciens. Mirad mérite bien les critiques que lui fit Serdar pour ses *Rayons*. Tant pour le fond que pour la forme, rien de bien original. Deux poèmes à refrain, *La fille des Kurdes* (p. 9-11) et *O dot!* (p. 14-15) reprennent le thème de la dot si exécrée, signe sans doute que ce système n'a pas encore entièrement disparu. Mais quelle patience ne faut-il pas pour lire l'histoire de Mirza Ma'moud (p. 52-88), où il ne faut pas moins de 1057 vers pour nous raconter, après maintes longues répétitions et maintes aventures invraisemblables où interviennent tour à tour renard, lion, ours et l'Oiseau Simurg, Mirza parvient à épouser Zin la jolie. Est-il possible que les rudes paysans kurdes des sovkhoz et des kolkhoz d'Arménie soviétique s'intéressent encore à de telles aventures?

Je ne connaissais de M. Rachid que quelques brèves poésies publiées dans des anthologies. La facture de ses vers est assez variée et ses petits poèmes dénotent souvent beaucoup de sensibilité. Dans ce recueil, *Mon cœur*, on retrouve ces mêmes qualités. Relevons au passage, parmi les 38 poèmes, plus ou moins orientés d'ailleurs, celui où l'on raconte le retour désabusé de la guerre d'un soldat qui retrouve au village sa bien-aimée mariée (p. 43-45). Quelques courts morceaux pour enfants narrent les aventures de Picho ou

Minet (p. 66-71). Je suis moins enthousiasmé par les trois longs poèmes: *Nous ne voulons plus la guerre* (4 x 47), *Jusques à quand?* (8 x 38) et *Dilber*. Encore une histoire d'amour en 600 vers.

J'espère pouvoir un jour faire un exposé plus complet de l'œuvre poétique de Djasem Djalil, car elle ne manque pas de qualités, bien qu'elle soit inégale. Ce dernier recueil, où sont reprises certaines poésies revues et corrigées, après la dédicace obligée au grand Lénine (p. 3), comporte 5 sections: 1° *Chansons sur la Liberté, la Justice et la Fraternité*, n° 1-20 (p. 5-40); 2° *La citadelle de la force et du bonheur*, n° 21-22 (p. 43-60); 3° *Chansons d'amour*, n° 23-45 (p. 63-97); 4° *Chansons de la maman*, n° 46-49 (p. 101-106); 5° *Duos d'amour*, n° 50-55 (p. 109-164). Le simple énoncé de ces titres nous indique le contenu. Disons-le tout de suite, je ne suis guère emballé par les morceaux de propagande. Je préfère de beaucoup ces petites poésies qui chantent la nature ou l'amour paternel. Dans la dernière section, l'auteur reprend à sa façon les thèmes mille fois traités des amours de Nado et Nazé, de Mamé et Aiché, de Leya et Machroum, etc.

Parmi les poètes de la nouvelle vague, nous rencontrons deux instituteurs et un nouveau licencié en philologie que nous avons déjà rencontré comme critique et qui n'est autre que Ordikhan Djalil. Il nous présente deux petites brochures, très différentes d'ailleurs. La première contient des petites poésies patriotiques (p. 5-22), lyriques (p. 23-72) et trois poèmes un peu plus longs: *Lénine et le paysan* (p. 75-80), *Le pauvre chrétien*, à la strophique plus originale (p. 81-86) et *Mekhsa* (4 x 48) (p. 87-96). Six fables terminent l'opuscule (p. 97-114). Dans la seconde brochure, la pièce de consistance, qui a donné son nom au recueil, est l'histoire du Beau Hamza (p. 11-41) en 770 vers. Je me suis aperçu à la lecture que c'était l'amplification d'une chanson *Ali Xwarza* que j'avais recueillie à Mar-Yacoub en 1935 et qui avait été publiée en partie dans *Rojanâ*, n° 72 (13 mai 1946). Là c'était l'aventure d'un contrebandier. Ici il est devenu presque un héros national. Il est assez curieux de retrouver ces mêmes événements avec les mêmes personnages en un long poème *E'llé Xarziya*, 457 vers, recueillis par l'instituteur de Soriké (nahiya de Talin) et publiés dans le recueil folklorique de Djindi de 1957, p. 125-138. Nous avons là une preuve de plus de la vitalité du folklore kurde, de son expansion en des aires parfois très éloignées les unes des autres et aussi des transformations subies au cours des déplacements dans l'espace et le temps.

Karlén Tchatchani est un jeune instituteur. Son premier recueil (1958) ne contient que des fables et des poésies enfantines à tendances moralisatrices. Le second recueil, *La rose* (1960) se divise

conformément au schéma classique: poésies sur la Patrie (p. 5-22), vers amoureux (p. 25-47) et, conformément à la tradition, deux longs poèmes: *Zelikha et Tcholo* (586 vers) (p. 51-72) et *Le prétexte* (326 vers) (p. 73-85). Un jeune Kurde enlève la jeune fille qu'il aime parce qu'il ne peut payer aux parents la dot exigée. Il y a des morts tragiques. Mais tout est bien qui finit bien.

L'opuscule de Djardo Assad est sa première œuvre imprimée. Il se compose également d'une section consacrée à la Patrie (p. 5-25) et cette fois on célèbre aussi la Latvie et la Géorgie. C'est nouveau. Des vers d'amour forment un « bouquet de roses » (p. 29-60). L'instituteur se révèle en une dizaine de fables (p. 63-83), dont certaines me paraissent un peu longues pour de jeunes enfants. Cela n'est pas suffisamment enlevé. Enfin pour conclure, trois légendes: *Besé* (4 x 44), *La jeune fille houri et le jeune homme aimé* (4 x 20), *Le platane et l'églantier* (4 x 12). M. Rachid a été très sévère pour les prémices de ce jeune poète.

c) Textes et études folkloriques:

HACIYÉ CENDİ, *Folkloru körmancisi*, Erivan, 1957, 300 p.

SIYABENDOV SEMAND, *Siyabend û Xaşê*, Erivan, 1959, 115 p.

OBAYDALLAH AYYUBIAN, *Çirike Kurde*, Rev. de la Faculté des Lettres, Univ. Tabriz, n° 2, XIII^e an., été 1340/1961, p. 164-240.

D. N. MACKENZIE, *Kurdish Dialect Studies*, in *London Oriental Series*, vol. 10, Oxford Univ. Press, 1962, xiv, 378 p.

Cl. THOMAS BOIS, *De la langue à l'âme du peuple kurde*, *BiOr*, XX, 1/2, 1963, p. 5-9.

A. A. CANGOEV, I. I. TSUKERNIAN, *Textes kurdes, Siyabendê Siliv û Xeca Zerin*, in *Iraniskij sbornik*, op. cit., p. 219-248.

K. K. KURDOEV, I. I. TSUKERNIAN, *D'une épopée kurde, Hamê Muso*, *ibid.*, p. 249-255.

Le folklore est la richesse du peuple kurde. Il est étudié depuis longtemps déjà par les orientalistes qui l'ont un jour ou l'autre rencontré, mais les Kurdes soviétiques systématiquement « exploitent » ce filon, si j'ose avancer cette expression, parce qu'en fait, ce sont là des recherches qui n'ont guère d'incidences sociales ou politiques au pays de l'internationale. Mais à se borner à ce domaine, il est à craindre que la littérature kurde soviétique finira par mourir d'inanition.

Djindi a recueilli tout ce qui a trait au folklore de son peuple depuis plus de trente ans. Déjà, avec A. Avdal, il avait publié en 1936 un gros recueil de 664 pages, épuisé depuis longtemps. Ce n'est que cette année que j'ai pu avoir son nouveau recueil, grâce à l'amabilité de Ordikhan Djalil, que je remercie cordialement. Les deux ouvrages diffèrent par leur contenu. On retrouve ici des poèmes dits épiques (14 numéros), avec l'inévitable *Mem û Zîn* (p.

5-43) et *Dindim* (p. 106-125) et qui constituent plus de la moitié du volume (p. 5-160). Les contes et histoires sont au nombre de douze (p. 161-188). Les chansons d'amour (68) (p. 189-224) et les chansons de danses (41) (p. 225-248) sont beaucoup plus nombreuses que dans le premier recueil. Une nouveauté à signaler. Une bonne partie du volume (p. 249-282) est consacrée à des proverbes (371), des devinettes (69), des phrases à prononcer rapidement (*zığotinok*), comme chez nous : « Jésus mangea des choux hachés chez Zachée », etc. Pour couronner le tout, 15 poésies du temps des Soviets (p. 283-293) qui n'ont vraiment rien de sensationnel.

L'étude folklorique est assurément très intéressante, mais le profit scientifique qu'on est en droit d'en retirer exige un minimum de conditions. En principe, Djindî donne quelques brefs renseignements sur ceux ou celles qui lui ont récité les textes recueillis, bien que certains d'entre eux ne soient suivis d'aucune indication de source. 54 informateurs sont ainsi mentionnés, dont 13 ayant 70 ans ou plus. Il y a même une centenaire, Warda Chamo, et aussi une concierge septuagénaire, illettrée mais députée de la ville de Tiflis. 24 sont donnés comme complètement illettrés, 10 ne sont lettrés qu'à moitié, 3 sont étudiants et 3 instituteurs. On indique habituellement le village d'habitation actuelle et parfois, mais pas toujours, la région d'origine, ce qui est pourtant important pour l'étude des différents dialectes, étant donné que les Kurdes soviétiques viennent un peu de tous les coins de la Turquie. Plusieurs vieillards arméniens ont aussi contribué à la formation du recueil.

Les travaux d'Ayyoubian, de Djangoev et Tsukerman, de Kurdoev et Tsukerman ne se bornent pas à la transcription des textes folkloriques. Ils en font une étude littéraire plus poussée et plus ou moins critique et en donnent une traduction. Ayyoubian s'attache à la fameuse épopée *Mem et Zin* qu'il traduira en persan; Djangoev reprend la belle histoire, célèbre aussi, de Siyabend qu'il fait précéder d'une étude philologique et suivre de sa traduction russe. L'aventure de Hamé Mouso, donnée par Kurdoev est moins connue et beaucoup plus courte.

De son côté, Siyabendov Samand refait sous forme de scènes dialoguées l'histoire des amours de Siyabend et de Khatché. On nous y présente ainsi quatre scènes où interviennent des personnages, non signalés dans la légende courante, comme la mère de Siyabend, l'agha Ahmed, les frères de Khatché, des bergers, etc. Tout ce monde s'exprime en 3332 vers. Le tout est précédé d'une introduction de Q. Mirad (p. 3-7). Siyabendov qui a également composé un dictionnaire arméno-kurde est né en 1909. Il a été député au Soviet suprême et est « Héros de l'Union soviétique ».

Le recueil de D. N. Mackenzie est très varié, ce qui en fait la

richesse et l'intérêt. J'ai indiqué dans mon article de la *Bibliotheca Orientalis* tout le profit qu'on en pouvait tirer dans le domaine de la philologie, du folklore et de la sociologie.

d. Traductions étrangères :

- G. CHALIAND. *Poésie populaire kurde*, in *Orient*, n° 14, 2^e trim. 1960, p. 111-124;
Poésie populaire des Turcs et des Kurdes, in *Maspéro « Voix »*, n° 3, 1961, 148 p.
 JOYCE LUSSU, *Poésie kurde*, in *Il Ponte*, an. XIX, n° 10, oct. 1963, p. 1224-1286;
Canti dei partigiani curdi, in *Padria indipendente*, an. XIII, n° 5, 15 marzo 1964, p. 4-5.

Les poètes kurdes n'ont été que rarement traduits dans les langues occidentales. Pourtant, il y a longtemps déjà (1935) l'émir Kamuran Bedir Khan avait publié, en français, *La neige de la lumière*, certains de ses poèmes, traduits en vers allemands par Kurt Wunderlich (Berlin, 1935, 38 p.). C. J. Edmonds, dans son ouvrage *Kurds, Turks and Arabs* (1957), a donné le texte kurde et la traduction anglaise d'un *Tour en Hawraman* du poète Goran (p. 171-179), du *Pays de Eaban* du fameux Riza Talabani (p. 57-58) et d'autres textes satiriques du même auteur (p. 290-295) et d'un poème de Pirê Merd (p. 44-45).

Beaucoup des poésies et chansons publiées par G. Chaliand avaient déjà été traduites en français, dans *Hawar* spécialement. Le nouveau traducteur après avoir, mais pas toujours, retouché un ou deux mots, s'attribue sans scrupule la traduction de tout le morceau. Les notes, peu nombreuses heureusement, qu'il a cru devoir ajouter au bas de certaines pages, manifestent une rare ignorance de culture générale. Où a-t-il lu dans la Bible qu'une mouche était entrée dans la tête de Nemroud et l'avait tué. (p. 36, n. 2) ? Cette légende se lit certes dans les chroniques musulmanes de Al-Tabari et de Al-Kassai qui l'ont empruntée au Talmud, mais pas à la Bible. Même page, n. 6, il faut lire Mansour al-Hallâj et non el-Hadj. Dire qu'un soufi est un philosophe panthéiste (p. 53, n. 2) demanderait quelques nuances. Où notre traducteur a-t-il déniché Dasni, premier poète kurde au IX^e siècle ? Termouki n'est pas non plus du X^e siècle. Écrire F. Teyran ou M. Baté ne veut rien dire. Ces lettres F et M laissent supposer qu'elles sont les initiales du prénom de ces poètes. Il n'en est rien. F veut dire Feqi, étudiant en théologie ou juriste, car le poète Mohamed de Muks avait pris pour pseudonyme Feqiyê Teyran, le juriste des oiseaux. De même M signifie ici Mollah, car il s'agit du Mollah de Baté, ainsi qu'on nommait le poète Ahmed (1417-1495), originaire de cette ville. Sihabpouch doit se lire Siyahpouch. Toutes ces remarques se rattachent à la note 1 de la page 71.

Madame Lussu qui a fait un voyage au Kurdistan irakien en

mars 1964 (cf. *Anche i Curdi conquistano il loro socialismo*, in *Rinascita Sarda*, Cagliari, an. 2, n. 9, 10 maggio 1964, p. 12-13) veut faire connaître au public italien les richesses poétiques des Kurdes. Ses exemples, empruntés à Djaguerkhwin, Ibrahim Ahmed, Hajjar, Kamuran et à un poète clandestin de Turquie, sont tous bien choisis et tout à fait caractéristiques du patriotisme du peuple kurde.

CONCLUSION

J'arrête ici cette revue bibliographique kurde. Ce n'est pas qu'elle soit achevée. Il faudrait signaler pour être complet les ouvrages, livres, articles de revues et de journaux, reportages parus, tant en arabe qu'en français, anglais, allemand, italien, etc., depuis la révolution irakienne du 14 juillet 1958. Bornons-nous à citer D. A. SCHMIDT, *Journey among Brave Men (An Atlantic Monthly Press Book*, Little, Brown and Co., Boston, Toronto, 1964, xv, 298 p., photos) et aussi DAVID ADAMSON, *The Kurdish War* (George Allen and Unwin Ltd, London, 1964, 216 p. illust.).

Les documents s'accumulent et il y a de quoi être submergé. Laissons donc cela pour une autre occasion. Pourtant je ne voudrais pas terminer sans mettre en garde les lecteurs contre certaines affirmations qui apparaissent dans des ouvrages, sérieux par ailleurs, et qui risquent d'induire en erreur. Je me bornerai à deux écrits. Ils sont dignes de foi dans l'ensemble, mais lorsqu'ils parlent des Kurdes leurs sources sont parfois défaillantes. B. VERNIER a écrit *L'Iraq d'aujourd'hui* (Colin, 1962, 494 p.). C'est une mine riche en renseignements de toutes sortes et je ne pense pas qu'il existe actuellement en français rien de comparable sur ce pays en perpétuelle ébullition. Or nous y lisons que M. M. Barzani a vécu plusieurs années « à Moscou où on l'a fait Maréchal de l'Union soviétique » (p. 354). On est même plus explicite, p. 190, où, par extrapolation on s'extasie sur « le bâton de maréchal que Moscou lui a décerné! » Il va sans dire qu'il n'en est rien. Tout cela n'aurait guère d'importance si beaucoup de gens ne s'appuyaient sur de telles allégations pour conclure que Barzani est à la solde des Soviétiques, avec tout ce que cela comporte de conséquences pratiques. Or il faut bien le dire, Barzani, son Parti démocratique, son mouvement insurrectionnel n'ont reçu des Soviétiques ni une cartouche ni un rouble. Par contre, c'est avec des avions et des bombes soviétiques que l'aviation irakienne a détruit des centaines de villages kurdes.

Un second auteur à rectifier est un journaliste de classe bien connu et bien au fait des questions du Moyen-Orient. J'ai nommé Edouard Sablier. Si l'on peut se fier aux reportages qu'il publie

au fur et à mesure de ses enquêtes sur place, peut-être faut-il être plus circonspect lorsqu'il s'agit d'ouvrages écrits plus loin des événements, alors que la mémoire est moins fraîche ou la lecture des notes rendues plus difficile par des abréviations ou des signes que l'on n'arrive plus à déchiffrer ou à interpréter. Ouvrons *De l'Oural à l'Atlantique* (Fayard, 1963, 380 p.). On y parle évidemment des Kurdes et même « de l'art de se servir des Kurdes et des Arméniens » (p. 155-177), ce qui est déjà tout un programme, sinon une prise de position. Relevons simplement ce passage de la page 161 : « A Bakou, j'ai visité les locaux de *Reya Tazé*, seul quotidien en langue kurde publié dans le monde. Son directeur, Miroe Assad, m'a montré fièrement des listes d'abonnés résidant dans toute l'Union. Le mouvement littéraire kurde tient une place de choix dans l'ensemble de la littérature soviétique. De remarquables poètes, comme Cuzbé Béco, des romanciers comme Khanadé Kardo, Amiri Avdal sont d'origine kurde, tandis que des écrivains russes comme Mme Tatiana Féodorovna Aristova, de l'Académie des Sciences de Moscou, se sont spécialisés dans l'histoire et le folklore du « peuple oublié ». J'ai pu voir à Éri van des traductions en kurde des œuvres de Victor Hugo, de Zola, de Romain Rolland. » Tout cela est très intéressant, mais il y a autant d'erreurs que de lignes. D'abord *Reya Tazé* n'est pas publié à Bakou (Azerbaïdjan), mais à Éri van (Arménie). Il n'est pas quotidien, mais bi-hebdomadaire. Rectifions quelques noms estropiés : Usivê Beko, Qanatê Kordo, Aminê Avdal. Si pour mériter le titre de romancier, il faut s'être spécialisé dans la composition et l'édition de grammaires, alors donnons-le à Qanatê Kordo et à Aminê Avdal, lui aussi spécialiste en grammaires et en livres de lectures pour les classes. Il n'a absolument rien écrit qui, de près ou de loin, ressemble à un roman ; mais il a traduit de l'arménien quelques nouvelles. J'ai lu, moi aussi, des traductions en kurde de quelques pages, sept ou huit, de Victor Hugo, intitulées : *Gavroche* et reproduites, les mêmes, dans plusieurs anthologies ou livres de lectures. Peut-on appeler cela des œuvres de V. Hugo. Personnellement je n'ai vu aucune page traduite de Zola ou de Romain Rolland et rien de ce genre n'a été signalé dans la bibliographie exhaustive kurde publiée à Éri van en 1962.

De toute cette étude nous pouvons conclure que les études kurdes sont en pleine vitalité et que la connaissance du peuple kurde et de son originalité se répand chaque jour davantage tant en Occident qu'en Orient.

Beyrouth, 18 juin 1964

THOMAS BOIS

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	
I. SOURCES D'INFORMATION SUR LES KURDES ET LA KUR- DOLOGIE	527
1. — Bibliographies kurdes	528
2. — Revues et journaux kurdes	531
3. — Revues étrangères	533
II. LES KURDES DANS LEUR HISTOIRE	534
1. — Origine et préhistoire des Kurdes	534
2. — Histoire antérieure au XX ^e siècle	536
3. — Histoire récente	539
4. — Quelques thèses universitaires	542
III. VIE SOCIALE ET RELIGIEUSE DES KURDES	543
1. — Mœurs et coutumes	543
2. — Religion	547
IV. ÉTUDES LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES	549
1. — Études de la langue kurde	549
2. — Essais de critique littéraire	555
3. — Éditions de textes kurdes:	558
a) Anthologies	559
b) Poètes anciens et modernes	562
c) Textes et études folkloriques	565
d) Traductions étrangères	567
CONCLUSION	568